

Siegfried André

Membre de l'Académie française.

(1951)

VOYAGE AUX INDES

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole
Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec

Courriel: mabergeron@videotron.ca

[Page web](#)

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.](#)

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole, professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec.
Courriels : marcelle_bergeron@uqac.ca; mabergeron@videotron.ca

André SIEGFRIED

Voyage aux Indes.

Paris : Librairie Armand Colin, 1951, 163 pp.

Polices de caractères utilisés :

Pour le texte : Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

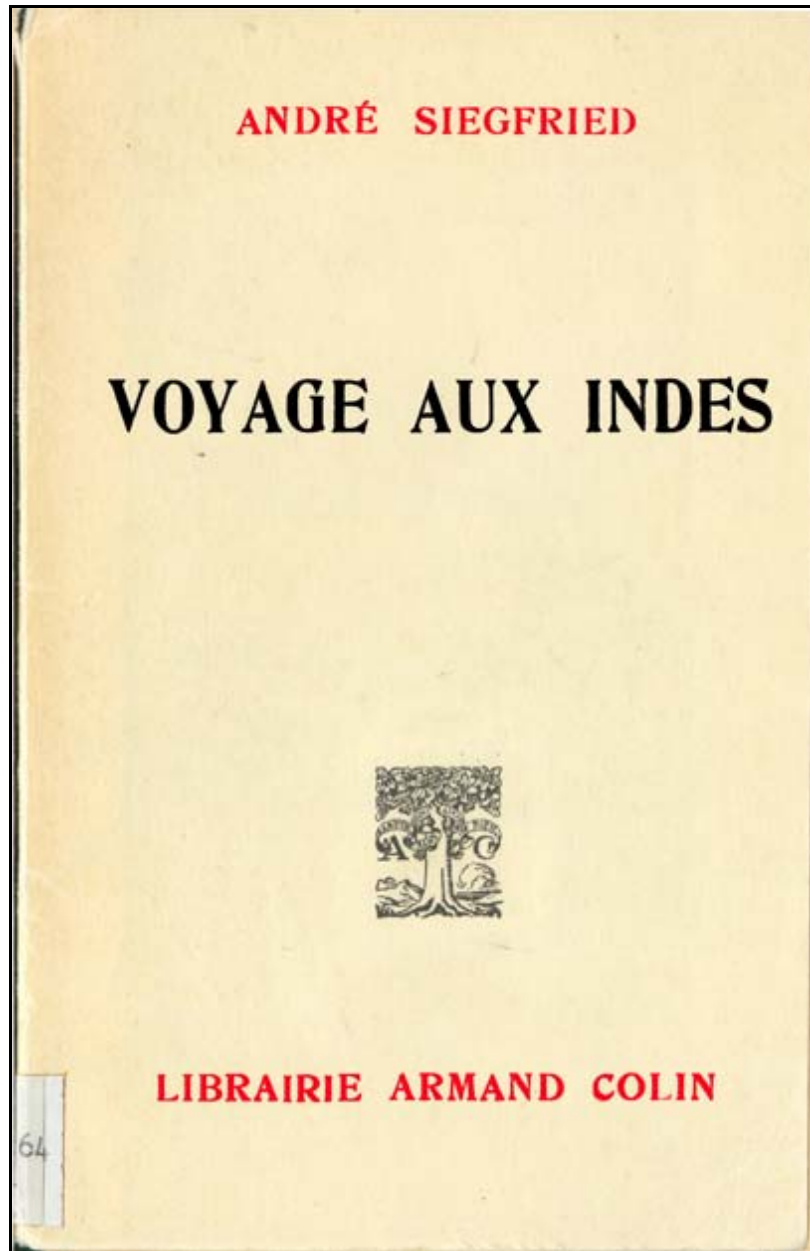
Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2007 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition complétée le 15 janvier 2012 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.



André Siegfried
(1951)



Paris : Librairie Armand Colin, 1951, 163 pp.

DU MÊME AUTEUR

—
À la même librairie

<i>Le Canada, puissance internationale</i>	1 vol.
<i>Suez, Panama et les routes maritimes mondiales</i>	1 vol.
<i>Les États-Unis d'aujourd'hui</i>	1 vol.
<i>La Crise britannique au XX^e siècle.</i> (Collection Armand Colin)	1 vol.
<i>Amérique latine</i> (Collection « Choses d'Amérique »)	1 vol.
<i>Afrique du Sud. Notes de voyage</i>	1 vol.
<i>Géographie électorale de l'Ardèche sous la III^e République</i> (Cahiers de la Fondation Nationale des Sciences Politiques).	1 vol.
<i>Deux mois en Amérique du Nord, à la veille de la guerre.</i>	1 vol.
<i>La démocratie en Nouvelle-Zélande.</i>	épuisé.
<i>Le Canada : les deux races</i>	épuisé.
<i>Tableau politique de la France de l'Ouest sous la troisième République.</i>	épuisé.

[p. 163]

TABLE DES MATIÈRES

[Table des figures](#)
[Préface](#)
[Indes 1900](#)
[De Paris à Karachi](#)
[Le Pakistan](#)
[L'État pakistanais](#)
[De Lahore à Delhi](#)
[Asiatique ou « Asienne »](#)
[L'État indien](#)
[Gandhi apôtre et agitateur](#)
[Partis politiques et tendances de fond](#)
[Le pandit Nehru](#)
[L'Inde et l'étranger](#)
[Frontières spirituelles, paysages naturels](#)
[L'Inde et le communisme](#)
[Calcutta, porte de l'Extrême-Orient](#)
[L'industrie indienne vue de Calcutta](#)
[Pondichéry](#)
[Sri Aurobindo](#)
[Paysage et atmosphère de l'Inde du Sud](#)
[L'Inde sans les Anglais](#)
[La psychologie de l'Indien dans les affaires](#)
[Le danger de famine](#)

[Goa](#)

[Bombay](#)

[La politique de l'océan Indien](#)

[Défense de l'Occident](#)

[Inde 1900-1950 : conclusions au terme d'un voyage](#)

[p. 161]

TABLE DES FIGURES

[Retour à la table des matières](#)

[Figure 1.](#) – Carte générale des Indes

[Figure 2.](#) – Carte structurale des Indes

[Figure 3.](#) – Carte de l'océan Indien et des pays du Commonwealth

[p. 5]

PRÉFACE

[Retour à la table des matières](#)

Ce petit livre réunit la collection des articles écrits par moi pour Le Figaro pendant le voyage que j'ai fait aux Indes, du 15 octobre au 30 décembre 1950.

J'avais visité l'Inde une première fois en 1900 : il s'agit donc d'une comparaison à cinquante ans de distance. Dans un premier article, écrit à la veille de mon départ, j'avais résumé mes impressions anciennes. Dans une conclusion, écrite au retour, j'ai donné le sentiment d'un Occidental ayant repris contact avec une Asie en voie de se libérer de notre hégémonie.

Il ne s'agit donc pas d'une œuvre didactique, car il ne pouvait être question, après un si bref voyage, de faire une étude complète d'un pays grand comme l'Europe et qu'on serait plutôt tenté de considérer comme un continent. J'ai seulement essayé de dire, brièvement et simplement, ce que j'ai vu et quelles ont été, selon l'expression américaine, mes « réactions », cherchant toujours, derrière ce qui change, – ce qui change même si vite, – à discerner ce qui persiste d'un immémorial, passé.

[p. 7]

INDES 1900

[Retour à la table des matières](#)

Paris, le 10 octobre 1950.

J'avais visité l'Inde il y a cinquante ans exactement, j'y serai dans quelques jours : il s'agit d'une Inde nouvelle ayant accédé à l'indépendance ; d'une Asie nouvelle aussi, en voie de prendre conscience de son unité continentale. Mais les permanences ne restent-elles pas plus importantes que les changements ? À un demi-siècle de distance, c'est la comparaison surtout qui rend l'étude passionnante.

Dans mon souvenir, l'Inde rayonne de la plus pure spiritualité, mais elle m'a laissé en même temps une impression d'angoisse, avec quelque chose de trouble, presque d'ensorcelé. Nulle part le mystère de l'Asie n'est plus profond : c'est un abîme sur lequel on n'ose se pencher. Par comparaison, les autres civilisations paraissent neuves, sans passé, sans profondeur, et celle-ci semble usée par les siècles. « Tout, dans Chandrapore, écrit Forster dans sa magnifique *Route des Indes*, était usé, usagé, même l'air. » Et, d'un Européen passant là, il ajoute : « Il venait de respirer pour un instant l'air de mort [p. 8] qui environne les Orientaux. » Ce pays est-il maintenant susceptible de renouveau ?

Voici comment j'ai cru situer l'Inde par rapport à nous : Je regagnais l'Europe après avoir fait le tour du monde, ayant laissé derrière moi le monde chinois à Singapour : dès Colombo, j'éprouvai, moi Européen, le sentiment d'être rentré. Quel que fût mon attrait pour leur civilisation, je n'avais pas réussi à prendre vraiment contact avec les Chinois, mais, chez l'Indien, je trouvais un langage spirituel qui ne m'était pas étranger : avec les plus simples comme avec les plus lettrés, c'étaient, sans effort, des discussions sans fin sur la religion, sur l'esprit, sur l'inspiration de la conduite. Puis, au Nord-Ouest, à Delhi, à Lahore, la rencontre de l'Islam me donnait franchement la sensation du déjà vu : ne connaissais-je pas déjà Grenade, Kairouan, le monde arabe de notre Afrique du Nord ? De là m'est restée l'impression que le terme d'Indo-Européen exprime l'unité d'une famille d'esprits. Il y a une influence nègre chez les Dravidiens du Sud et une présence jaune sur le rebord de l'Himalaya, mais, du Gange à la Méditerranée, point d'hiatus ethnique.

Ainsi, j'avais rencontré tout d'abord, sans même l'avoir cherché, ce qui fait la vraie personnalité de l'Inde, la primauté du spirituel. Voilà le seul peuple au monde chez lequel la [p. 9] religion soit la préoccupation essentielle. Je sais bien que notre Occident chrétien a parfois une prétention analogue, mais, hélas ! il suffit de

[Retour à la table des figures](#)

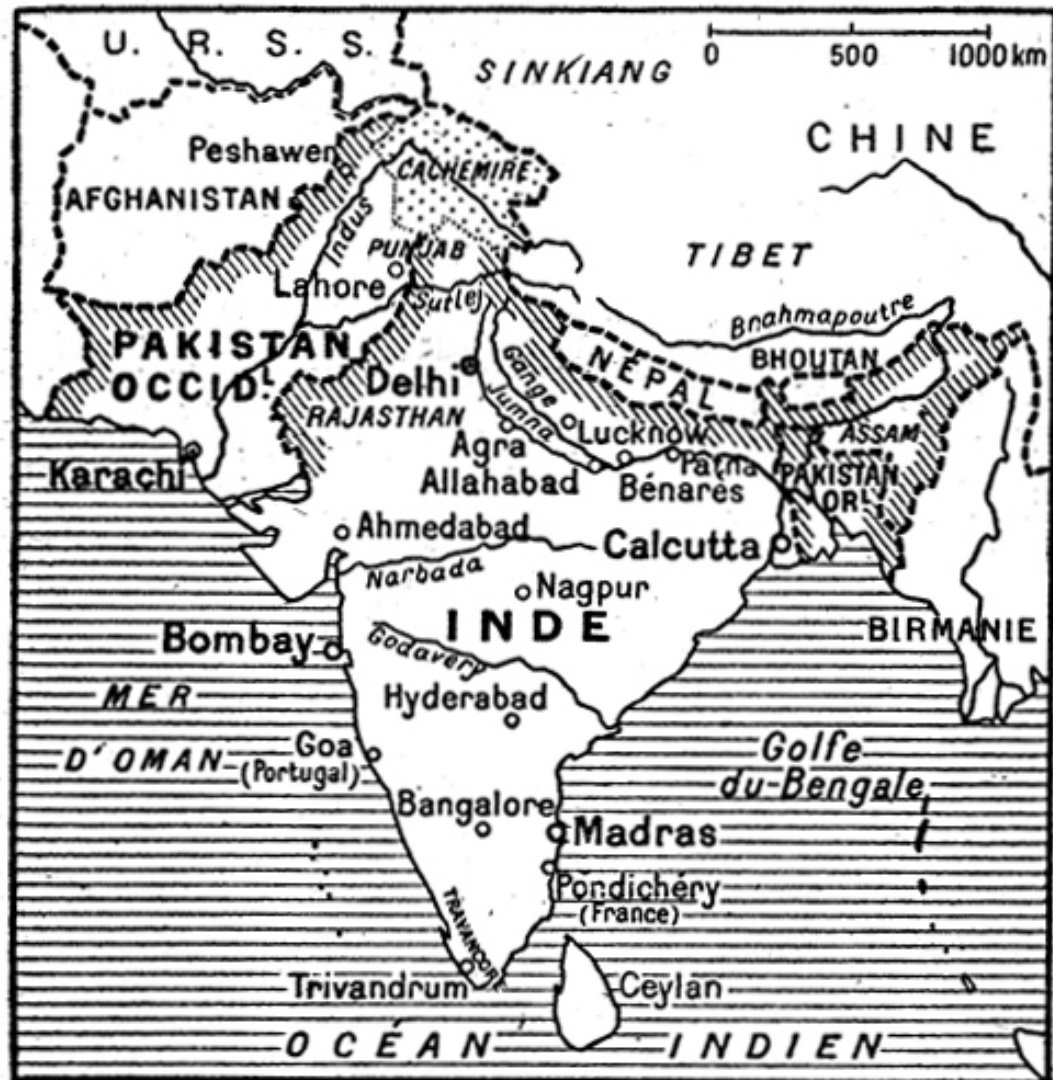


Fig. 1. – CARTE GÉNÉRALE DES INDES.

le regarder vivre pour saisir ce qui, sérieusement, lui tient à cœur. Aux Indes – je parle d'hier, puis-je parler de demain ? – la passion religieuse, mais sans aucun fanatisme, compte d'abord : elle [p. 10] détourne les gens de la politique et, s'ils font de la politique, – voyez Gandhi, – cette politique est encore toute pénétrée de religion. Il semble alors que le monde extérieur n'ait plus qu'une importance de second plan : une sorte de silence envahit l'âme, encore plus que l'oreille ; tout paraît coupé à la racine et, par suite, faussé d'illusion ; seule importera la vie de l'esprit. On ne parle que de cela : votre guide, votre boy, le portier de l'hôtel vous en entretiennent.

On ne peut dire que pareille attitude ait réussi aux Indiens ¹. Ils ont été la proie de tous les conquérants, et c'est maintenant la première fois, presque depuis des milliers d'années, qu'ils connaissent l'indépendance. Réalistes comme le sont les Orientaux, ils s'étaient inclinés devant le fait accompli, respectant la force du vainqueur, ayant à peine conservé une vie politique propre. On pouvait se demander s'il y avait une patrie indienne, autrement que contre l'occupant étranger.

C'est sur le terrain des réalisations qu'on se sentait surtout loin de l'Occident. L'Indien, ce poète, aime le pathos, le lyrisme, sans que paroles et réalités aient nécessairement à correspondre ; il n'est pas efficace à la manière européenne ; il ne s'est pas approprié la science, avec ses méthodes, telle que nous la comprenons : c'est sou [p. 11] vent pour lui une acquisition superficielle, qu'il dépouille quand il est repris par son milieu, comme on enlèverait un vêtement d'apparat. Plus qu'à l'enseignement, il croit peut-être à l'initiation, ce qui est bien autre chose.

Car, dans ce pays de magnifique spiritualité, où les sages à la recherche de l'esprit sont révévés de la foule, la magie vous entoure de toutes parts. Comme il y a des recettes spirituelles selon la technique de Loyola, il y a des recettes magiques, pour le bien et pour le mal (magie blanche, magie noire) : on peut les connaître par transmission, et s'en servir. On se heurte de tous côtés à des sorciers, à des diseurs de bonne aventure, pour lesquels on devine avec inquiétude que l'avenir et le présent se confondent. De grandes choses sont par derrière, mais ce premier plan, avec ces pratiques de sacrifice, ce sang animal qui coule, ces bûchers humains dont, au bord du Gange, la senteur vous poursuit, tout cela laisse une impression de trouble, presque de corruption, dont on se demande comment elle coïncide avec tant de noblesse et de pureté.

Le souvenir qui me reste surtout est celui d'une tristesse profonde, d'un désespoir presque tragique. Je ne pourrai jamais oublier ces environs de Bénarès, trop peuplés, trop misérables, cette densité humaine effrayante qui, par opposition

¹ Ce terme est maintenant substitué à celui d'Hindou, réservé désormais aux adeptes de la religion hindouiste.

aux autres continents, caractérise l'Asie, sur-[p. 12] tout celle des deltas et des grandes plaines. Les humains y ont le sentiment d'une sorte de malédiction. En Chine, la population est aussi serrée, mais le flot humain qui s'écoule, fluide et rapide, dans les rues de Canton ou de Changhaï, a je ne sais quoi de dynamique, d'optimiste, de pacifiquement conquérant. Ici, le flot est triste et comme frappé de mort.

Un livre, qui fit sensation il y a quelque vingt ans aux États-Unis, *Mother India*, décrivait l'Inde comme un foyer mondial de contamination. Le livre, choquant à beaucoup d'égards, passait à côté de la vérité, en ce sens qu'il méconnaissait la grandeur spirituelle éclatante de ce pays, mais son cri d'alarme n'était pas injustifié.

Dans telles villes que je visitais sévissaient à la vue de tous le choléra, la peste, la malaria, la lèpre, l'éléphantiasis ; surtout, à un degré effrayant, la sous-alimentation : je me rappelle, par milliers, des gens si maigres qu'on eût pu compter leurs côtes ; plus misérables encore les animaux, et même ces vaches sacrées, aux cornes peintes en or, que personne ne semblait nourrir.

L'ancienneté est vénérable, mais elle a laissé aux Indes je ne sais quoi de stagnant. Peut-être l'esprit s'est-il développé plus librement dans une société où la politique ne jouait plus de rôle, mais [p. 13] le fait d'être dominé par des conquérants stérilise la vitalité sociale. Dans une Inde désormais libre, l'atmosphère doit entièrement changer, mais ceci même met en question tout le passé indien. La tradition du renoncement, garantie de la liberté spirituelle, s'accommodera-t-elle d'une rénovation sociale, nécessairement matérielle, sur le terrain des réformes ?

Telle est l'impression que m'a laissée l'Inde d'hier. *Quid* de l'Inde sans les Anglais ?

[p. 14]

DE PARIS À KARACHI

[Retour à la table des matières](#)

Karachi, le 25 octobre 1950.

Le trajet de Marseille à Bombay par mer prenait quinze jours il y a cinquante ans, il en prend douze aujourd'hui, mais l'avion quittant Orly dimanche à 23 heures m'a conduit à Karachi le lendemain, à 23 heures également, ce qui, avec le décalage de cinq heures, fait un trajet de dix-neuf heures. La distance est supprimée ; il n'est plus question de transitions, de préparations progressives : on est jeté immédiatement dans un monde nouveau. Mais quel est ce monde et me suis-je senti dépaysé ?

À vrai dire, non, et j'ajouterai aussitôt que ce premier contact avec le Pakistan, dans sa capitale, ne me laisse pas l'impression d'être encore aux Indes. Je suis dans l'Inde géographique, mais socialement, politiquement, c'est l'Asie occidentale et plus particulièrement l'Asie musulmane. C'est aussi l'extrémité asiatique de cette immense bande de déserts qui traverse l'Afrique, puis l'Arabie, enfin les pays asiatiques à l'Est de la Méditerranée, jusqu'à l'Indus, jus-[p. 15] qu'à l'Inde proprement dite. Pour qui connaît le Maroc, l'Égypte, rien ici de spécifiquement nouveau : même ciel léger, mêmes horizons de nacre, mêmes chameaux (traînant ici des chars aux roues faites de roues d'auto avec leurs pneus), même atmosphère musulmane. La proximité de l'Inde se marque par des buffles noirs, des zébus aux bosses hardies, par les couleurs vives à fond grenat des robes de femme, et aussi par la présence de foules serrées, innombrables, présence déjà sensible en Égypte, mais qui devient de plus en plus impressionnante à mesure qu'on avance vers le Gange, le Mékong ou le Yang-Tsé-Kiang.

S'il fallait situer ce Pakistan occidental (la section du Pakistan qui forme enclave à l'Est du Gange est toute différente), c'est donc avec les pays musulmans du Proche-Orient qu'il faudrait le classer, c'est-à-dire avec l'Iran, l'Afghanistan, les États arabes, l'Égypte, les pays musulmans de l'Afrique du Nord, l'unité résidant dans le désert et dans l'Islam. Si le Pakistan ne possédait, au-delà de Calcutta, une province de delta, productrice de riz et de jute, déjà proche de l'Extrême-Orient, toutes ses attractions seraient vers l'Ouest, c'est-à-dire vers le groupe des pays musulmans, nullement vers l'Inde, dont il s'est volontairement séparé, ni vers la

Chine. Ainsi se dessinent, à cette latitude, une Asie [p. 16] extrême-orientale qui commence à Singapour, une Asie indienne, enfin une Asie occidentale, dont le Pakistan fait partie.

Le voyage aérien de Paris à Karachi prend ainsi une singulière unité. Dernier adieu à la Méditerranée, au lever du soleil, devant les hautes montagnes couvertes de neige de la Crète. Puis bref arrêt au Caire, dans l'aérodrome désertique d'où l'on entrevoit les minarets de la mosquée de Méhémet Ali, après avoir survolé Alexandrie, ultime ville méditerranéenne, et le delta, délimité comme au cordeau : contraste des champs innombrables, bruns, noirs, vert pâle, du Nil café au lait mauve, et des sables stériles couleur de cachou clair. En Égypte, et même dans une simple escale, on sent dans l'air la présence de l'Asie (ne se sent-elle pas déjà même à Tunis ?) : l'Égypte est méditerranéenne, africaine, mais elle s'apparente aussi à ce Pakistan vers lequel je vole.

L'alliance entre deux États musulmans est naturelle, mais la rivalité aussi peut-être, car les 81 millions de Pakistanais ne prétendront-ils pas être les leaders de l'Islam en ces régions ? L'Égypte est plus riche, mais n'a que 20 millions d'habitants, et le Pakistan est plus militaire...

Au sortir de l'Égypte, rien de nouveau dans le paysage. Le désert, déjà entrevu à l'Ouest du Nil – et si près – reprend aussitôt, sans tran-[p. 17] sition, à la limite même des terrains irrigués ; le canal, qui se perd au Nord dans les lacs amers, est, avec les installations de la Compagnie à Port-Thewfik, l'avant-dernier signe de la présence occidentale. Voici les roches violacées du Sinaï, si pierreuses, si desséchées et comme calcinées, qu'on n'y devine même pas là plus modeste trace de végétation. Comment un buisson, même ardent, a-t-il pu exister là ? J'ai survolé le désert de Libye, celui de la Haute-Égypte : le désert de l'Arabie est de beaucoup le plus impressionnant, le plus totalement désertique, et l'approche du golfe Persique n'atténue même pas son hallucinante sécheresse. Les installations pétrolières (de l'Aramco, si je ne me trompe) se détachent sur une langue de terre circonscrite d'eau bleue ; on dirait un plan en relief, mais sans le moindre arbre ou arbuste visible : vision saisissante de l'équipement occidental implanté impérieusement au bord de cette mer de rêve.

Quand on va vers l'Est au rythme de l'avion, les heures vous échappent, se libèrent de la rigueur des montres. Comme Passe-partout, dans le *Tour du Monde*, je n'ai pas touché à la mienne ; il est deux heures et la nuit vient, dans le plus splendide crépuscule que j'aie jamais vu : mer d'un bleu profond, ciel d'un bleu plus profond encore, et, entre les deux, une zone intermédiaire rose et mauve. La Méditerranée, et même notre Riviera, [p. 18] offrent de ces couchers de soleil, dont Barrès disait qu'ils sont de la plus prodigieuse tristesse. Il y avait, dans celui-ci, toute la tristesse de l'Orient. Puis, enfin, dans la nuit, un phare, et c'est Karachi, vieille ville commerciale devenue capitale d'État. Sans doute me faudra-t-il avoir dépassé Lahore pour atteindre l'Inde véritable ?

Nous sommes ici sur les limites extrêmes de l'extension grecque. Une excursion d'une centaine de kilomètres, à travers un bled qui pourrait être algérien ou marocain, m'a conduit jusqu'à l'Indus, splendide cours d'eau coulant entre des berges de sable presque dépourvues de végétation, presque dépourvues aussi de présence humaine. Le paysage qu'avait vu jusqu'alors l'armée d'Alexandre devait à peine paraître nouveau aux soldats qui venaient de traverser l'Asie occidentale : c'est seulement au delà que devait commencer pour eux la nature indienne. L'ayant vue autrefois, je comprends qu'ils en aient été effrayés. Et cela aussi, en attendant d'autres impressions, situe le Pakistan.

[p. 19]

LE PAKISTAN

[Retour à la table des matières](#)

Lahore, le 30 octobre 1950.

Lorsque j'étais aux Indes, au début de ce siècle, on envisageait déjà, dans un avenir indéterminé et lointain, le départ des Anglais, et beaucoup de gens estimaient qu'alors le continent indien perdrait l'unité politique que lui avait conférée le conquérant : les populations musulmanes du Nord-Ouest, pensait-on, se sépareraient, mais on croyait que ce serait pour former, avec l'Afghanistan, quelque grand État contigu à la Perse et relevant de l'Asie occidentale. La séparation (on dit ici la *partition*) s'est réalisée, mais non sous la forme prévue : distinct de l'Afghanistan, le Pakistan constitue, depuis 1947, un pays de 81 millions d'habitants, le plus grand État musulman dans le monde, et, par sa population, le second dans le Commonwealth.

Il s'agit géographiquement d'un État dissocié, car il se compose de deux sections séparées par toute l'étendue de l'Inde : un Pakistan occidental au Nord-Ouest, et, à l'Est du delta du Gange, le [p. 20] Bengale oriental. Il n'y a pas d'exemple au monde de pareille dispersion territoriale. Sans doute l'avantage est-il d'avoir ainsi pied aux portes de l'Extrême-Orient, mais cette enclave est militairement impossible à défendre.

L'unité politique repose sur la religion, puisque près des sept huitièmes des Pakistanais sont musulmans, et c'est parce qu'ils étaient musulmans qu'ils ne sont pas restés dans une Inde où ils se sentaient étrangers et perpétuellement menacés : l'unité du continent indien n'est pas une idée pakistanaise. Il a fallu, dans ces conditions, englober dans le même État 46 millions d'habitants du Bengale oriental et 35 millions d'habitants du Nord-Ouest, dont la moitié dans la seule province du Punjab.

Tous sont également musulmans, et passionnément tels, mais, à d'autres égards, combien différents ! Le Pakistan de l'Ouest est un pays de blé, de coton, avec des terres riches, mais beaucoup de terres sèches et désertiques ; le Bengale est un humide pays de delta, producteur de riz et de jute, annonçant la Birmanie et l'Extrême-Orient. Ce contraste se reflète dans la densité : moins de 40 habitants au kilomètre carré à l'Ouest, plus de 300 à l'Est.

Ces réserves faites, la base économique du pays est saine il se suffit en riz et possède un surplus de blé ; le jute, le coton, les peaux, lui [p. 21] valent une importante capacité d'exportation, génératrice de livres et de dollars ; mais tout est désaxé par la politique. Normalement les deux économies, indienne et pakistanaise, devraient être complémentaires : l'Inde a besoin, pour ses usines, du jute et du coton de son voisin, et de même de son riz et de son blé, mais il y a rupture économique de fait ; les frontières ne se traversent qu'avec la plus extrême difficulté, sauf pour la contrebande, source du reste, de beaux profits.

De cette situation, l'Inde souffre plus que le Pakistan. Mais pourquoi pareille rupture entre deux États si proches ? Le Pakistan ne croit pas que l'Inde se soit, au fond, résignée à la séparation, surtout à celle du Bengale, et la revendication du Cachemire par les deux parties a encore aggravé les choses. L'Inde fait valoir, que le maharajah du Cachemire était hindou. Le Pakistan, par son système hydrographique, se trouve un peu dans la position de l'Égypte envers le Haut-Nil soudanais, tandis que les montagnes du Cachemire, toutes proches, dominent militairement la route stratégique fondamentale Lahore-Rawalpindi-Peshawar ; enfin, le Cachemire est, sans doute, aux neuf dixièmes musulman. Une guerre de fait a envenimé la discussion et l'O.N.U. n'a pas trouvé de solution. Ici comme ailleurs, la paix ne semble pas garantie, [p. 22] et c'est dans ces conditions qu'il a fallu, de toutes pièces, constituer un État qui, antérieurement, n'avait même pas une virtualité d'existence.

Nous n'avons même pas encore mentionné le pire : l'échange de populations consécutif aux massacres. Un seul exemple, affreux : un train de réfugiés musulmans partait d'Amritsar vers Lahore, à travers la frontière ; tous ses occupants furent tués dans une embuscade, le mécanicien seul étant épargné pour qu'il pût acheminer son sinistre convoi. Comme réponse, les Sikhs de Lahore étaient massacrés ou contraints à l'exil.

De ce fait, les réfugiés musulmans au Pakistan sont cinq, peut-être huit millions : on les voit, chaque nuit, couchant dehors par milliers ou entassés dans des « Bidonvilles » lamentables. La plupart des gens importants que j'ai rencontrés dans la capitale – politiques, administrateurs, professeurs – venaient de l'Inde, qu'ils avaient fuie. Mais, en revanche, l'élément non musulman, hindou ou surtout sikh, a quitté le pays, et il comportait l'élément commercialement le plus actif, en même temps que le plus cultivé. Restaient dès lors des populations éventuellement excellentes du point de vue paysan ou militaire, mais frustes et mal préparées à édifier un État.

[p. 23] Cet État s'est cependant formé, et même rapidement ; mais, au début, il n'y avait rien et, d'abord, pas de capitale, Lahore, la grande ville du Punjab et logiquement la plus désignée, étant trop près de la frontière (à peine quelques dizaines de kilomètres) pour être choisie. Or Lahore avait tous les bâtiments administratifs laissés par les Anglais. Karachi n'avait rien, rien : tel secrétaire général de ministère n'avait à sa disposition ni papier, ni machines à écrire, ni

dossiers, ni dactylographes ; il n'avait pas non plus cette armature de sous-ordres compétents sur laquelle repose essentiellement l'exécution.

Nous qui vivons dans une vieille organisation sociale, où la différence de culture entre le premier et le dernier d'une administration est, en somme, minime, nous nous rendons mal compte de tout ce qui peut manquer dans une civilisation toute neuve dans le domaine de la technique et de l'organisation à l'occidentale : votre montre s'arrête, on ne pourra la réparer ; telle pièce détachée manque, c'est fatal ; le chef qui donne un ordre ne trouvera pas de subordonnés pour l'exécuter intelligemment : ceux-ci, timorés, se perdront dans une application littérale des règlements, dont nous savons qu'elle équivaut au sabotage ; le chef devra tout faire lui-même, se surmener.

Heureusement, le Pakistan possède un premier ministre de classe en la personne de Liaquat Ali Khan, déjà formé par la politique indienne d'avant la *partition*, élève des collèges britanniques, parlant un anglais parfait ; j'ai eu l'honneur d'être reçu par lui et je puis dire qu'il m'a fait forte impression. Mais ensuite, sauf deux ou trois ministres, quelques directeurs de ministères, quelques officiers supérieurs, on tombe vite au niveau du soldat de deuxième classe.

Telles sont les difficultés auxquelles les fondateurs de la nation, notamment le grand Jinnah, maintenant disparu, ont eu à faire face. Mais cette nation existe.

[p. 25]

L'ÉTAT PAKISTANAIS

[Retour à la table des matières](#)

Lahore, le 30 octobre 1950.

Le Pakistan correspond à une création très particulière. Ce n'est pas une nation, ni une entité géographique. C'est plutôt une société politique, conçue dans le dessein de permettre à une population musulmane de vivre dans les conditions requises par l'Islam. Là est l'unité du pays, encore qu'il y ait reconnaissance de minorités non musulmanes. Le Pakistan se considère donc comme une démocratie islamique, fondée sur la justice sociale islamique, se déclarant elle-même intermédiaire, entre le collectivisme et le capitalisme. J'ai posé à tous mes interlocuteurs la question de savoir s'il s'agit d'un État religieux. Ils le contestent, juridiquement du moins, mais l'admettent en fait. La destinée de cette société sera donc celle d'une société musulmane, se considérant comme telle, organisant son régime et faisant ses lois en fonction de cette considération. S'il y a une opinion publique, elle sera largement religieuse, ou plutôt, conformément [p 26] aux principes de l'Islam, elle ne saura ni ne voudra séparer le politique du religieux, ni la morale civile de la morale islamique. C'est chose qu'il ne faut jamais oublier quand on parle de ce pays, encore largement illettré, très croyant, très attaché à ses traditions et qui prend tout naturellement sa place parmi les pays de la Ligue arabe.

Une assemblée constituante aura, d'ici un an, à déterminer quelle doit être la Constitution du pays. Cette Constitution comportera une Déclaration des Droits, qui sera, nous le savons, inspirée des principes fondamentaux de l'Islam. Du point de vue politique, ce sera une combinaison assez complexe de réminiscences du *Government of India Act* de 1935, de la tradition parlementaire britannique, avec quelques emprunts à la Constitution américaine. Il y aura donc un parlement, un gouvernement responsable et des appels réguliers au suffrage populaire. On ne sait encore s'il s'agira d'une république indépendante rattachée au Commonwealth dans les mêmes conditions actuelles que l'Inde, d'une république plus indépendante encore non rattachée au Commonwealth, ou bien, comme présentement, d'un Dominion sous l'égide de la Couronne britannique.

Il est difficile de faire des prévisions à cet égard. Le Pakistan, comme tous les pays nouvellement [p. 27] venus à l'indépendance, est extrêmement jaloux de

cette indépendance et de tout ce qui pourrait paraître la limiter : il peut donc être tenté de se séparer du Commonwealth, par un geste spectaculaire. Mais, au fond, ses dirigeants se rendent compte de l'avantage qu'ils ont à faire partie d'un système politique de portée mondiale, ne réclamant pratiquement d'eux aucun engagement. Ils sont tentés d'y rester, mais en même temps de jouer à tout instant d'une possibilité de sécession. Ils ne s'en cachent même nullement, notamment à propos de l'affaire du Cachemire, dans laquelle ils s'estiment insuffisamment soutenus par Londres : « À quoi nous sert-il donc d'être des vôtres, si vous êtes incapables de nous aider, si vous ménagez systématiquement – du moins le croient-ils – le grand voisin asiatique ? » Même attitude à l'égard de l'O.N.U : le Pakistan en est membre convaincu, ne serait-ce que pour bien marquer qu'il appartient aussi à un autre groupement que le Commonwealth. « Mais encore, pense-t-il, faut-il que nous en retirions quelque avantage ! »

Ces discussions, l'avouerais-je, me paraissent assez théoriques, car, quelle que soit la solution, les rapports entre Londres et Karachi n'en seront pas matériellement très modifiés. L'appartenance au Commonwealth comporte si peu d'obligations ! Même sans appartenance, l'Angleterre [p. 28] conserve au Pakistan une position de fait qu'elle doit à sa longue occupation du pays, à son influence personnelle sur ceux qui l'administrent, à la présence, même limitée, qu'elle maintient dans l'administration sous la forme d'experts ou de conseillers techniques. Sans doute ces conseillers sont-ils peu nombreux, mais ils occupent des positions stratégiques, notamment quand il s'agit de tarifs douaniers, de réglementations commerciales : ils sont ainsi en mesure, sans même en avoir l'air, de favoriser leurs concitoyens. Est-ce à dire que cette influence se maintiendra ? Il faudrait pour cela que ces experts fussent eux-mêmes maintenus : l'orgueil local, qui est grand, poussera à leur départ (c'est ce qui va se passer pour l'armée). L'administration laissée à elle-même, surtout si elle est entre les mains d'hommes n'ayant pas été formés en Angleterre, marquera sans doute une moindre considération pour les manières de faire britanniques. Les choses alors pourraient périlcliter, d'autant plus que le fonctionnement de l'État tient actuellement au mérite éminent et spécial de quelques individualités supérieures, qui ne sont nullement secondées par leurs sous-ordres.

Ce n'est du reste pas seulement une question administrative, car la politique fera pression sur l'administration, et l'on peut déjà s'en apercevoir. Actuellement, sous la direction énergique [p. 29] de Liaquat Ali Khan, le régime est celui d'une sorte de dictature populaire, comportant en fait un régime de parti unique. Mais des tendances divergentes commencent à se faire jour. On peut distinguer un parti du gouvernement, conservant la tradition initiale des fondateurs de l'État et agissant au nom des intérêts de la nouvelle nation en train de se former. Mais grandit, à sa droite, un parti étroitement attaché à la tradition musulmane orthodoxe et ne consentant au progrès occidental que dans la mesure où ce progrès se révèle d'accord avec le Coran : point de doute, si l'on consulte le peuple, c'est ce parti qu'il sera le plus tenté de suivre, car on ne dira jamais assez à

quel point la masse reste fidèle à l'Islam, à un Islam non évolué. Ce n'est pas fini, car, à gauche, se dessine un parti extrémiste, comprenant d'abord des mécontents qui réclament la liberté de l'opposition, puis des mécontents sociaux, éventuellement des communistes ou communisants. Car la Russie, encore qu'on ne la voie pas, est cependant présente. Il n'y a pas de Russes visibles, et peut-être est-ce la sagesse de la propagande soviétique de ne s'exercer que par personnes interposées, alors qu'on voit beaucoup d'Américains, peut-être trop d'Américains. Ajoutez à cela que l'U.R.S.S. a le prestige d'un pays, asiatique en somme, qui a fait sa révolution, qui s'est industrialisé, qui s'est [p. 30] modernisé, et cela sans le concours de l'Occident, au fond contre lui. L'exemple ne manque pas d'impressionner.

Dans ces conditions, les préoccupations politiques, économiques, sociales, nationalistes sont étroitement mêlées. Il est bien évident que, dans le domaine économique, le pays a besoin de plus de méthode et de mécanisation, notamment dans son agriculture, qui représente les neuf dixièmes de ses ressources. Mais il est encore à l'âge du chameau, très loin de l'âge du tracteur. Il aurait, d'autre part, besoin d'une industrie, car il est illogique que ce pays exportateur de coton brut soit grand acheteur international de cotonnades : économie coloniale dans toute sa rigueur ! Or, pour faire une industrie, il faut des techniciens, de l'outillage, des capitaux. Les techniciens doivent être importés, de même que les machines. Quant aux capitaux, c'est aussi du dehors qu'ils devraient venir. Viendront-ils ? Les conditions qui leur sont imposées – capital pakistanais en majorité dans les entreprises, faibles probabilités de rapatriement – ne sont guère encourageantes. Trouvera-t-on de l'argent dans le pays ? Il contient des gens riches, très riches même, mais à la manière orientale. Ces millionnaires sont plus commerçants qu'industriels, portés même vers un genre de commerce qui relève surtout de la spéculation. Leurs bénéfices proviennent en [p. 31] partie du marché noir et ne sont pas trop disposés à s'avouer ; ils n'aiment pas non plus immobiliser leurs capitaux, souhaitant revoir leur argent liquide aussitôt que possible, pour recommencer d'autres opérations. Et puis ils ont peur de prélèvements sociaux, issus d'une politique de gauche, car il pourrait y avoir une démagogie agraire : on estime que les trois quarts ou les trois cinquièmes de la terre sont entre les mains des paysans ; mais c'est le dernier quart ou le dernier cinquième qui attire le plus l'attention. Le grand propriétaire, actuellement associé en fait avec le gouvernement, tient encore le pays. On se demande si pareille situation durera. Le riche se tient donc à l'écart, achète de l'or, ou bien se limite à des entreprises commerciales lui laissant le maximum de liberté et d'anonymat. En somme, on se plaint à la fois que le gouvernement soit d'une part trop lié aux grands intérêts et, de l'autre, trop susceptible d'être entraîné par une démagogie risquant de dégénérer en révolution.

En raison de ces insuffisances, le Pakistan reste un marché intéressant pour l'exportation industrielle occidentale, car tout ce qui est outillage doit être importé. Le problème est seulement de savoir si l'État pakistanais peut faire à la

fois une politique d'équipement et la politique militaire que ses relations tendues avec l'Inde sem-[p. 32] blent lui imposer. Car on parle couramment de guerre avec le voisin et l'on envisage même l'éventualité comme naturelle. En possession des denrées et matières premières essentielles, blé, riz, jute, coton, le Pakistan se sent économiquement fort, plus fort que son rival ; la hausse exceptionnelle des prix lui donne même l'impression d'une richesse qui risque de lui faire perdre le sentiment de la mesure. En cas de guerre, il ne pourrait pas défendre le Pakistan oriental. « Sans doute, répond-on ; mais en attendant nous aurions pris Delhi ! » Il s'agit, en effet, d'une race de tradition militaire, se considérant elle-même comme descendant des conquérants mogols. Ces propos, couramment entendus, nous feraient douter des possibilités de paix dans le monde.

J'étais venu ici même, à Lahore, il y a cinquante ans. Ne nous laissons pas aller à des jugements prématurés, mais je vois surtout la différence, dans une sorte de relâchement matériel, qui s'observe partout où la règle occidentale tend à disparaître. Il faudrait maintenant revenir, dans dix, dans vingt ans, pour voir ce que ce pays, responsable de lui-même pour la première fois, fera de soi. L'expérience ne lui semblera pas avoir échoué s'il y a simplement reculé matériel, car sa préoccupation essentielle est l'indépendance : aucun argument ne vaudra contre cet argument qui relève avant tout de la passion.

[p. 33]

DE LAHORE À DELHI

[Retour à la table des matières](#)

New Delhi ¹, le 5 novembre 1950.

À l'Est de Lahore, la campagne du Punjab (le pays des cinq rivières) est d'une platitude totale : à l'infini, une sorte de Lombardie tropicale, traversée de canaux distribuant à travers les champs les eaux du Cachemire. Les routes, bordées d'arbres somptueux aux formes tourmentées, traversent des villages bâtis de terre ou de brique rose, qui de loin, par leur absence de toits, semblent des mirages de forteresses. Des moissons variées colorent la plaine de leurs teintes diverses : colzas jaune pâle, coton aux touffes roses, cannes à sucre aux feuilles vertes, maïs aux hautes tiges. De récentes et terribles inondations ont laissé des flaques, larges et profondes comme des lacs, où se vautrent les buffles noirs, ne laissant plus voir que leur tête. On croise des chameaux étiques, des chars mérovingiens aux roues de bois, tirés par des buffles, des ânes bibliques, les mêmes que dans tout l'Orient.

[p. 34] La frontière du Pakistan est à peine à 50 kilomètres de Lahore, au bord de la Sutlej, affluent de l'Indus : une compagnie de soldats veille, derrière des barrières et des sacs de sable, avec des maniements d'arme impeccables. Le paysage ne changera plus guère jusqu'à Delhi, et maintenant c'est de l'air que je vais le voir.

En moins de deux heures on passe du bassin de l'Indus, avec la Sutlej, à celui du Gange, avec son affluent la Jumna ; rivières énormes, exotiques, ne ressemblant guère à nos cours d'eau français, si bien disciplinés. Ici, le courant se divise en bras innombrables, dessinant des orbes indécis, se perdant dans les sables pour reparaître plus loin dans un curieux mélange de terre sablonneuse et d'eau verdâtre. Jumna et Sutlej, à cet égard, se ressemblent, encore que celle-ci aboutisse à la mer d'Oman et celle-là au golfe du Bengale. Mais c'est le même pays du Nord de l'Inde, une terre cultivée en champs ocres, verts ou noirs, où les villages se dessinent comme des ossements transparaissant à travers la chair. Le

¹ New Delhi est la ville administrative créée par les Anglais lorsqu'ils ont fait de Delhi la capitale de l'Inde.

ciel est sans nuage et, sous la chaleur de midi, une buée s'élève de la terre. À l'horizon, on ne voit rien. Si, cependant, vers le Nord, quelque chose comme des nuages blancs. Mais, en regardant avec plus d'attention, je m'aperçois avec émotion que cette ligne de nuages est une ligne de montagnes neigeuses, hautes dans le ciel par [p. 35] dessus la buée, et que c'est la ligne même de l'Himalaya, distant d'environ 300 kilomètres. Puis, quand l'avion redescend au-dessous de 2 000 mètres, en ne voit plus cette vision de rêve.

C'est qu'on arrive à Delhi, sur la Jumna, qui, de l'avion, paraît une ville largement étendue, avec une section indienne et une section anglo-indienne pleine de verdure, où se détachent les palais de l'administration britannique, construits quand, à la veille de la guerre de 1914, la capitale de Calcutta fut transférée dans l'ancienne cité des empereurs mogols. Voici donc la capitale de l'Inde nouvelle, New Delhi, dans le site même où les Anglais, non sans un conscient orgueil de conquérants, avaient fixé leur gouvernement aux lieux mêmes où les conquérants musulmans, venus de l'Asie centrale, avaient établi le centre de leur puissance. Les Anglais entendaient faire figure de successeurs. Chose singulière, l'Inde – qui n'a rien de musulman – est elle-même un successeur, et de là domine par son administration, héritée de l'Anglais, l'ensemble de la péninsule. Je crois que des Indiens conscients de leur tradition eussent préféré voir leur capitale en un lieu plus significatif pour l'âme indienne ; mais toute l'armature administrative, architecturale, d'un État central était déjà constituée à Delhi et ne pouvait guère rester que là.

[p. 36] Capitale prestigieuse à bien des égards, ne serait-ce que par le magnifique urbanisme politique des bâtisseurs anglais de la ville nouvelle. Le quartier administratif comporte une sorte d'immense Champ de Mars, dont l'axe, une avenue royale de plus d'un kilomètre, conduit à un ensemble de palais dont la silhouette rappelle de loin la masse de Versailles ; mais les bâtiments sont surmontés de dômes ressemblant à des coupes tartares ou à des capitols américains. La conception est grandiose, mais c'est trop grand, avec je ne sais quoi de vide et de disproportionné, qui n'arrive pas à apparenter cette réalisation à celle de notre Louvre.

« Cela fera de bien belles ruines », disait Clemenceau quand il vint ici en 1920.

Comme Rome, Delhi a une très vieille histoire, s'exprimant surtout par les témoins de la grandeur mogole, de telle sorte que cette capitale, maintenant indienne, conserve une trace dominante d'Asie centrale. Sans parler de la Grande Mosquée, dont les bulbes blancs et les minarets blancs et rouges se détachent sur le bleu du ciel, le Fort est une vision inoubliable, avec sa longue muraille crénelée rouge sang, si expressive de la puissance militaire d'un régime conquérant, et qui fait instinctivement penser au Kremlin : deux extrémités géographiques d'un même monde tartare.

[p. 37] Les environs immédiats de la ville évoquent une transposition asiatique de la campagne romaine, une véritable cité des morts, où les tombes monumentales des anciens souverains, les mosquées, les anciennes acroïles, subsistant à l'état de ruines, donnent au paysage une noblesse sans égale. Ce paysage, dont le fond de teinte est une terre ocre, parsemé de grands arbres tropicaux, laisse ainsi l'impression d'être hors des temps. On est entouré, presque familièrement, d'animaux ne se rattachant à aucun âge, des buffles, des vaches, des zébus, des vols de perruches vertes dans les feuillages, des colombes, des vautours dessinant des orbes dans les airs ou perchés, au repos, sur les murs, des singes hilares et indiscrets qui vous courent après en ayant l'air de se moquer de vous.

Cette capitale de l'Inde est donc toute pénétrée de souvenirs qui ne sont pas indiens. Elle s'indianise rapidement cependant par l'armée, des administrateurs nationaux, formés par l'éducation britannique, qui viennent là de toutes les parties du pays. Un nouveau chapitre commence dans l'histoire de cette ville, qui a déjà tant connu de siècles.

[p. 38]

ASIATIQUE OU « ASIENNE »

[Retour à la table des matières](#)

New Delhi, le 10 novembre 1950.

« Toute observation comportant une idée générale sur l'Inde est nécessairement absurde », disait à sir Charles Dilke un important *civil servant* anglais. J'inscris, par humilité, cette remarque en tête de mes propres observations.

L'Inde est loin de nous dans l'espace, mais plus loin encore dans le temps ; elle nous transporte dans des temps immémoriaux, avec des façons persistantes de sentir qui nous laissent malgré tout une impression troublante, ne fût-ce que par leur richesse même, toutes les richesses de l'esprit confondues avec toutes les corruptions de la matière, dans une absence d'antiseptie qui, par absence de stérilité, conduit au plus extraordinaire bouillonnement de vie, difficile, du reste, à distinguer de la mort qui, partout, l'environne. Ce langage n'est guère celui de la politique ou de l'économie ; c'est cependant celui qu'il faut employer quand on parle de ce pays.

La nature a tracé autour de l'Inde une frontière naturelle, qui l'isole et la définit. Géographiquement, il y a une Inde, nettement délimitée au Nord par l'Himalaya, à l'Est par l'Arakan, qui la sépare du bassin de l'Iraouaddi, au Nord-Ouest par d'autres montagnes entourées de déserts au-delà de l'Indus.

[Retour à la table des figures](#)



FIG. 2. – CARTES STRUCTURALE DES INDES.

C'est là cependant que s'ouvrent des passes [p. 40] qui ont permis d'innombrables invasions venues de l'Asie centrale ou occidentale. Partout ailleurs, la mer ou la montagne préservent l'individualité naturelle de ce pays.

Il est quand même profondément engagé dans l'unité continentale asiatique. La base géologique de l'armature indienne, c'est, au Sud, le plateau primaire du Dekkan, en forme de triangle, l'une des plus anciennes terres émergées de la planète. Au Nord, le plissement tertiaire de l'Himalaya, beaucoup plus récent, domine la plaine du Gange par une falaise abrupte. Entre Dekkan et Himalaya, entre les mers d'Oman et du Bengale, une immense plaine, analogue, par sa

formation, à celle du Pô, née des fleuves nourriciers : Indus, Gange, Sutlej, Jumna, Brahmapoutre, descendus du Toit du Monde, comme ailleurs le Yang-Tsé a fait la Chine. Comme en Afrique, le Dekkan ressemble à une assiette renversée, ne laissant, au Coromandel et au Malabar, que d'étroites petites plaines côtières.

L'Inde forme donc une unité géographique, une unité d'équilibre économique que beaucoup de gens regrettent d'avoir vu disparaître dans la division politique en deux États. Il s'agit, en somme, d'un continent, d'un *subcontinent*, comme on dit ici. C'est de même – Musulmans mis à part, ce qui est une sérieuse réserve – une unité de conception spirituelle :

[p. 41] « De l'Himalaya jusqu'à Ceylan, écrivait Sylvain Lévi, les esprits cultivés et les âmes simples acceptent la même loi transcendante (*Dharma*) liée à l'éternité des migrations (*samsara*) et à la rétribution inévitable des actes à travers la série des existences (*Karma*). »

Or nous n'avons plus de terme pour désigner ce subcontinent. Nous ne pouvons plus l'appeler l'Inde puisque l'État indien a revendiqué l'appellation d'India, l'État musulman étant qualifié de Pakistan. À première vue, ce qui frappe sans doute aujourd'hui c'est le contraste du monde musulman du Nord-Ouest, attiré par ses affinités vers l'Asie centrale et occidentale, et du monde hindou, constituant la masse profonde et authentique de l'Inde ; et pourtant l'unité profonde de cet ensemble naturel s'impose. La *partition* a quelque chose d'humainement choquant : il eût été normal que les deux Indes n'eussent formé qu'un seul État, même englobant une minorité religieuse ; il eût possédé l'équilibre, l'autonomie économique, qui, séparé, lui font défaut. C'était peut-être inévitable, mais l'idée d'unité continue d'exister, sinon au Pakistan qui la redoute, du moins chez l'Indien proprement dit, qui ne renonce pas à la pensée que le Bengale oriental, le Cachemire et même le Nord-Ouest soient englobés quelque jour dans une grande India, comme l'a été Hyderabad, en [p. 42] vertu d'une opération relevant éventuellement de la force.

Le climat achève de donner à l'ensemble de la région une physionomie commune. Il y a évidemment une zone sèche et même désertique au Nord-Ouest, une zone alpestre au Nord, mais, avec le double régime de la mousson sèche de l'hiver et humide de l'été, c'est un climat de type tropical qui domine, marquant l'immense majorité du pays de son effrayante, souvent destructive présence, faisant de toute cette nature quelque chose qui nous est strictement étranger : les pluies sont quelquefois monstrueuses, les sécheresses dévastatrices et génératrices de famines. Il faut avoir vécu là pour se rendre compte combien la nature, par sa chaleur accablante, les germes nocifs innombrables qui vous entourent, peut apparaître menaçante et mauvaise. – Elle commande tout un genre, peut-être toute une conception de vie.

Reste à voir dans quelle mesure l'Inde fait partie du continent asiatique et possède la conscience d'être, non pas asiatique (terme devenu péjoratif), mais, comme on dit maintenant, asienne. Jusqu'à l'arrivée des Anglais, il y avait, sinon

conscience d'unité continentale, du moins réelle activité d'échanges commerciaux et spirituels entre l'Inde, la Chine, l'Indonésie, l'Indochine, l'Asie centrale, l'Asie occidentale et [p. 43] même la Méditerranée. Quand le pays devint un simple satellite de l'astre anglais, ces relations disparurent et il n'y en eut plus qu'avec la seule Angleterre. Les anciennes routes terrestres inter-asiatiques furent délaissées pour les routes de la mer, circuit du Cap ou bien Suez. L'idée asiatique avait disparu.

Chose curieuse, c'est en Europe qu'elle trouva une renaissance. Indiens, Chinois, Japonais, Indonésiens se rencontraient, non pas en Asie, mais à Londres, à Oxford, à Cambridge, à un moindre degré dans les capitales européennes. Ils découvraient alors ce que par contraste, ils avaient de commun, et c'était surtout leur instinct de se libérer de l'emprise de l'Europe, tout en prenant ses méthodes. De même, les Européens n'ont guère de commune conscience européenne que quand ils se retrouvent, hors d'Europe, dans des continents étrangers. Les deux guerres mondiales, sans nullement avoir suscité ce mouvement de conscience asiatique dont la source profonde était autre, l'ont hâté dans son développement. La révolution chinoise, la libération de l'Inde, de l'Indonésie ont accru sa force. L'avion a même restauré l'usage, du moins dans l'air, des anciennes routes continentales, rajeunissant ainsi des itinéraires chargés de siècles.

La politique de l'Inde, par la voix prestigieuse [p. 44] d'un Nehru, joue de cette unité continentale asiatique, dont elle souhaite être le porte-parole. Mais – les événements du Tibet nous le laissent deviner – cette unité, largement négative, existe surtout comme une commune résistance à l'Occident (en y englobant maintenant les États-Unis eux-mêmes, soupçonnés d'impérialisme économique). Laissés à eux-mêmes, les Asiens ne se retrouveraient-ils pas des Chinois, des Indiens, demain des Japonais, comme, hélas ! nous avons été français, allemands ou anglais sans être vraiment devenus des Européens ?

[p. 45]

L'ÉTAT INDIEN

[Retour à la table des matières](#)

New Delhi, le 12 novembre 1950.

Quand les Anglais se retirèrent des Indes, le 15 août 1947, le nouvel État indien reçut d'abord le statut de Dominion, qui, on le sait, équivaut à l'indépendance de fait, mais dans le cadre de la Couronne britannique. Moins de deux ans après, le 26 janvier 1949, l'Inde, sans néanmoins sortir du Commonwealth, se proclamait solennellement République indépendante et souveraine.

Il s'agit d'un gouvernement central, chargé des fonctions fédérales, se superposant aux divers gouvernements provinciaux, qui conservent une autonomie assez étendue, un régime parlementaire de type britannique fonctionnant dans tous les cas. Le gouvernement central, établi à New Delhi, a hérité des Anglais une solide armature administrative en bon état de marche, ce qui, sous la forte autorité d'un Patel, maître à la fois de la machine administrative et de la machine politique, lui vaut une incontestable force centralisatrice, en dépit de réactions cen-[p. 46] trifuges dont il serait vain de dissimuler l'éventuel danger.

Les influences qui donnent au gouvernement son caractère et son orientation sont triples : celle des ministres dirigeants, essentiellement Patel et Nehru, celui-ci premier ministre et s'occupant plus particulièrement de la politique générale ; celle de l'administration, sous la forme de l'*Indian Civil Service* ; celle, enfin, des membres du *Congress Party*, s'exerçant surtout dans l'Assemblée. Dans le premier cas, c'est un régime de personnalités dirigeantes, dominant de beaucoup tout ce qui les entoure ; dans le second, il s'agit de l'action collective d'un corps marqué par sa formation ou sa déformation professionnelle et fondant son autorité sur sa compétence ; dans le troisième, on est en présence d'un personnel de parti, dont la psychologie est celle du politicien classique des pays méditerranéens ou orientaux. De façon générale, dirigeants et politiciens sont des « résistants », ayant lutté contre les Anglais, ayant souvent souffert, mais commençant à oublier l'héroïsme de la résistance pour les avantages du pouvoir. Quant aux fonctionnaires, souvent anglicisés, certains sont un peu tentés de les considérer

comme des « collaborateurs », simplement parce qu'ils ont travaillé sous l'ancien régime, bien heureusement pour ce que le nouveau possède d'efficacité.

[p. 47] La haute administration de New Delhi continue donc la gestion administrative anglaise, mais sans les Anglais. En fermant les yeux, on pourrait presque croire que rien n'est changé. Formés dans les universités britanniques, anglicisés dans leur langue, leurs manières, les hauts fonctionnaires anglo-indiens jouent au cricket, portent élégamment le smoking, fréquentent les cocktails, affectent même, avec un complet succès l'accent d'Oxford. Ils ont, de ce fait, perdu, à supposer qu'ils l'aient jamais eu, le contact populaire, cette étonnante communion avec l'âme de l'Inde qui faisait la force de Gandhi. Mais les hommes politiques ne peuvent pas plus se passer d'eux que la politique, pour aboutir, ne peut se passer de l'administration. Ce sont eux qui font marcher le pays et c'est largement leur hiérarchie qui assure la cohésion du système. Par eux, comme dans le cadre architectural de la capitale, l'esprit anglais survit.

Dans quelle mesure, cependant, ce corps administratif à façade occidentale possède-t-il ou transmettra-t-il à ses successeurs l'efficacité européenne ?

Ces hommes travaillent, il faut le dire, dans des conditions difficiles, étant donné qu'ils ne sont pas bien secondés : leurs sous-ordres, d'un niveau le plus souvent, primaire, sont incapables d'interpréter leurs instructions ; ils doivent tout [p. 48] faire ou surveiller eux-mêmes. Peut-être même que ces chefs demeurent au fond marqués par leur origine orientale. Plusieurs d'entre eux, même sceptiques, restent dépendants des rites et des traditions familiales dans leur vie privée ; ils ne se sont pas toujours non plus libérés des petites jalousies personnelles, des rivalités, du népotisme : l'administration risque d'être envahie de fils, de neveux et de cousins.

Lord Chesterfield disait :

– *Dispatch is the soul of business.*

Or aboutir n'est pas le fait de l'Oriental : il comprend, discute, conclut... et puis souvent rien n'arrive. Le départ de l'Angleterre pourrait, à la longue, signifier un relâchement des ressorts d'un système jusqu'ici parfaitement réglé.

L'anglais reste provisoirement la langue officielle la plus commode, mais la Constitution porte que, au bout de quinze ans, il sera remplacé par une langue nationale indienne. Les administrateurs actuels ne seront pas pressés d'assurer cette substitution ; ils souhaitent que leurs successeurs immédiats, et notamment leurs fils, continuent de se former à Londres, à Oxford, à Cambridge. Mais il est fort possible qu'un sentiment nationaliste s'oppose instinctivement au maintien de cette influence étrangère. L'efficacité de l'administration ne peut, à la longue, [p. 49] qu'en souffrir. Mais ne poussons surtout pas les choses au pire ! L'Orient n'est pas, ne peut pas être l'Occident, et, du reste, il ne le souhaite pas ; il n'attache pas à l'ordre, à la règle, l'importance que nous lui accordons, mais l'inévitable relâchement ne signifie pas nécessairement la pagaïe. L'ordre occidental est une

chose, l'ordre oriental en est une autre, et c'est probablement au niveau de celui-ci qu'au bout d'un certain temps, quand la présence anglaise ne sera plus qu'un souvenir, l'administration indienne se fixera.

Il est vraisemblable que l'intervention politiciennes, empiétant sur l'autonomie administrative, se fera sentir sous une forme nationaliste, en dépit du désir profond que le patriotisme indien, magnifique de ferveur et de jeunesse, éprouve d'adapter le pays aux nécessités du XX^e siècle. Le tout est de savoir où s'établira le centre de gravité de l'influence politique. On peut espérer que ce sera chez les hommes de gouvernement, imbus de l'esprit de progrès. Il se pourrait aussi que ce soit chez les réactionnaires ou au contraire chez les révolutionnaires. Telle est, maintenant, l'énigme de l'Inde de demain.

[p. 50]

GANDHI APÔTRE ET AGITATEUR

[Retour à la table des matières](#)

New Delhi, le 15 novembre 1950.

New Delhi n'est pas plus l'Inde que Paris n'est la France. C'est un écran trompeur que celui de dirigeants formés sous le régime ancien et que leur lutte même contre lui avait, dans une large mesure, anglicisés. L'Inde vraie est ailleurs, dans ses 700 000 villages, bien plus encore que la France vraie dans ses 40 000 communes. Cette Inde échappe à notre compréhension d'Occidentaux, et aussi à ses propres gouvernants, installés au lieu même où les Mogols avaient établi leur puissance.

« L'Inde, écrit Foster dans son *Passage to India*, n'est que campagne : des champs, des champs, la montagne, des champs encore... La route, n'est praticable pour les voitures que jusqu'à un certain point ; puis, les chars à bœufs se traînent le long des ornières du chemin qui s'effrange en sentier au milieu des cultures, pour disparaître enfin. »

Les villages que traverse la grande route sont encombrés d'une invraisemblable densité d'hom-[p. 51] mes en blanc, de femmes en robes bariolées, d'enfants à demi-nus, de chars traînés par des buffles, de zébus, de chèvres, de petites voitures à deux roues attelées d'un cheval minuscule et débordant de passagers pressés les uns contre les autres ; les cotonnades de la grande usine, les réclames des cinémas paraissent les avoir conquis, mais comme on sent que la vie médiévale y persiste ! Et que serait-ce si, loin des voies bétonnées, l'on s'enfonçait dans l'immensité monotone de cette campagne où l'esprit se perd ? On devine alors que tout événement extérieur au village entre, pour ses habitants, dans la catégorie du rêve.

C'est le domaine du *ryot* – faut-il traduire du paysan ? – qui peine séculairement pour tirer d'un sol usé par trop de générations une nourriture perpétuellement insuffisante, mais qui, comme chez nous, est lié au sol par un lien de chair, en quelque manière affectif. Il faudrait une Pearl Buck pour évoquer cette terre indienne comme elle évoquait, dans son admirable *Good Earth*, la terre chinoise. En dépit de sa chronique de pauvreté, John Chinaman respire je ne sais

quelle saine force dans le travail, quel puissant et invincible instinct de vivre. Ici, l'impression est celle d'une lutte tragique contre la mort, simplement pour survivre : une chaleur qui déprime, une sécheresse toujours suscep-[p. 52] tible de dégénérer en famine, ou bien, au contraire, le déluge de la saison des pluies, faisant sortir de partout des insectes malfaisants qui s'attaquent non seulement à l'homme, mais à tout ce qu'il possède. Avec cela un régime social périmé, que les Anglais, déjà, avaient partiellement hérité des Mogols.

Le *ryot*, au sens juridique du terme, est un fermier tenant directement sa terre de l'État, auquel il paie une redevance, mais c'est en fait un petit propriétaire. Le *zamindar* tient également ses terres de l'État, formant une classe de grands propriétaires de fait, mais à charge pour lui de collecter, pour le fisc, l'impôt du cultivateur : il apparaît ainsi comme une sorte de fermier général cherchant à tirer de l'exploitant plus d'argent qu'il n'en verse lui-même au Trésor.

Les procédés de culture sont médiévaux, avec la charrue de bois de toujours. Les exploitations, d'autre part, se divisent à l'infini, se disloquant elles-mêmes en parcelles minuscules ; beaucoup de fermes n'ont même pas un demi-hectare, sur lequel il faut que la famille vive. On estime, en outre, à vingt-cinq millions le nombre des gens n'ayant ni ferme ni terre. Un appoint de travail artisanal contribue à faire subsister cette population qui, par-dessus le marché, s'accroît sans cesse de quatre à cinq millions annuellement pour l'ensemble du pays, estime-t-on.

[p. 53] On devine l'angoissant problème qui s'ensuit, d'autant plus que la population rurale atteint plus de 85 pour 100 de l'ensemble et que 67 pour 100 de la population active vivent – si l'on ose dire – de l'agriculture.

C'est à cette Inde éternelle que s'est adressé Gandhi (Gandhiji, comme on dit ici) pour fonder sur elle, et non plus seulement sur une bourgeoisie évoluée, la revendication de l'indépendance nationale. Il a su lui parler son langage, communier avec elle dans l'affirmation d'une même foi, celle du travail de la terre et de l'artisanat de toujours. De classe moyenne par son origine, homme de loi par sa formation professionnelle, son génie lui a enseigné la voie qui pénètre au cœur le plus profond de ce peuple immense. Leader prestigieux, son influence ne se prévalait d'aucun titre officiel, d'aucun parchemin universitaire, mais aucune barrière administrative ou sociale ne le séparait de la masse paysanne ou artisanale : dans sa carrière d'apôtre, ce grand agitateur a vraiment été le représentant de cette humanité sans âge. C'est de la pure action démocratique, mais à la façon du moyen âge plutôt qu'à la nôtre, associant les revendications de l'avenir au maintien d'une tradition millénaire. Il n'a pas adopté le vocabulaire de Marx. C'est plutôt à la façon de Michelet qu'il aimait ce peuple, de ce Michelet qui [p. 54] parlait du « peuple souffrant » et l'aimait pour sa souffrance. Puis, quand il maniait son symbolique fuseau, antithèse de Ford, c'est un peu à notre Péguy qu'il pourrait nous faire penser, ce Péguy dont le christianisme débordait

l'Église et dont la foi démocratique englobait les pèlerins de Chartres, les rempailleurs de chaises d'Orléans et les pioupious de 1914.

La conception gandhiste se fondait essentiellement sur le village. Le village nous appartient à tous, disait-il. C'est en l'améliorant, en multipliant les routes, les puits, que nous rendrons notre dure vie meilleure. Il faudra, prêchait-il, que l'unité locale se libère de la famine latente et se libère des cotonnades standardisées de la grande usine, c'est-à-dire qu'elle produise sa propre nourriture et le coton de ses vêtements.

Curieux programme, révolutionnaire en politique (et qui l'a bien prouvé), mais conservateur et même réactionnaire en matière économique et, dans l'ensemble, de l'inspiration la plus authentiquement démocratique. Aux Indes, comme en France, on touche quelque chose de profond quand on a su parler le langage simple de la terre à celui qui la cultive.

Cette Inde éternelle, va-t-elle rester éternelle ? C'est maintenant la, question. Gandhi s'appuyait sur la tradition pour libérer politiquement son pays. C'est une position qui ne peut plus guère [p. 55] servir pour renouveler toute une structure sociale, en l'adaptant aux nécessités mécaniques du XX^e siècle. On risque désormais de n'avoir que des réactionnaires défendant la routine du village et des révolutionnaires appelant le tracteur à la façon de Moscou. Les lieutenants de Gandhi, maintenant au pouvoir et qui se réclament de lui, ne peuvent plus guère perpétuer une synthèse aussi paradoxale que la sienne. Il faut d'autres leviers, avec une autre température, pour organiser un pays que pour le libérer. De ce fait, les responsabilités du gouvernement, la compétence requise pour administrer, l'inévitable démoralisation qui accompagne l'exercice du pouvoir tendent à les éloigner du peuple.

Que ferait Gandhi s'il était encore là ? Un chapitre nouveau s'est ouvert et l'on pourrait dire, comme Gambetta : « L'âge héroïque est terminé, l'ère des difficultés commence. »

Le problème d'hier était, celui de l'indépendance : il est maintenant résolu. Celui de demain, combien plus difficile, c'est l'introduction des méthodes de l'Occident, si possible sans la perte de l'âme hindoue. Quelles sont, à cet égard, les positions prises dans les divers cantons de l'opinion ?

[p. 56]

PARTIS POLITIQUES ET TENDANCES DE FOND

[Retour à la table des matières](#)

New Delhi, le 20 novembre 1950.

L'événement fondamental de l'histoire canadienne depuis deux siècles est moins la conquête anglaise, suivie de la libération nationale, que l'introduction des idées de l'Occident dans une société demeurée archaïque. Le contrôle armé de l'Angleterre restait extérieur, et volontairement tel, mais les germes répandus par l'Europe et l'Amérique constituent un ferment bien autrement dangereux. C'est maintenant, si l'Inde veut évoluer, toute une conception de la vie qui est mise en question.

Il y a opposition entre l'héritage spirituel indien et le matérialisme nécessaire de l'occidentalisation, entre la vie évoluée du XX^e siècle et les écritures sacrées.

Chaque Hindou touché de notre contact est une vivante contradiction, car sa tradition contredit notre efficacité : peut-il puiser à la fois à deux sources différentes ? Nos pratiques, notre [p. 67] égalité démocratique sont difficilement compatibles avec les règles millénaires qui commandent sa vie journalière. S'il est brahmane, il naît dans le clan, dans la caste où il se comportera en patriarce autoritaire ; tel juriste hindou vous dira que la Constitution a supprimé l'intouchabilité, mais ses enfants seront bien probablement élevés par lui à ne pas toucher de nourriture préparée autrement que selon le rite ; l'intouchable de village à désormais le droit de puiser au puits, mais les mœurs continuent de lui imposer un puits spécial. Si l'Indien reste fidèle à sa religion, l'essentiel n'est pas pour lui l'évolution de la vie et de l'histoire, mais le fait de l'instant éternel qu'il vit. Si l'Inde veut s'adapter aux conditions du siècle, n'y a-t-il pas incompatibilité ? Sous l'artificiel vocabulaire des partis, telles sont les orientations de fond sur lesquelles le pays sera appelé à se prononcer.

En principe, il n'y a actuellement qu'un seul parti, celui du *Congress* : c'est lui qui a conquis l'indépendance et qui inspire un gouvernement, dont les dirigeants, issus de son sein sont censés appliquer sa politique. Mais il est des groupés qui

n'ont jamais adhéré au *Congress*, cependant que diverses sécessions se sont produites. À l'extrême-droite, le *Mhasabah* réclame le respect par l'État de la tradition rituelle la plus stricte, proteste dans son nationalisme contre la *partition* [p. 58] de l'Inde et soutient en même temps les intérêts conservateurs des *zamindars* et de la grande industrie. À gauche, un parti socialiste indépendant, peu nombreux, mais cohérent, s'est constitué, préconisant une politique sociale relativement modérée, orientée vers la petite industrie plutôt que vers de massives nationalisations. Il y a aussi un parti communiste, mais plutôt clandestin parce que combattu par une police énergique, et ne correspondant nullement, par ce qui se peut voir de lui, au communisme latent (nous y reviendrons) que l'on devine pouvoir se développer dangereusement dans un pays qui souffre de la misère et de la faim.

Ces pentes divergentes se retrouvent à l'intérieur même du parti dirigeant. Le pandit Nehru, premier ministre et héritier spirituel de Gandhi, est acquis à une politique sociale plus avancée que celle du Mahatma, comportant un partage entre les paysans de la grande propriété rurale, en même temps qu'un programme de grands travaux centré notamment sur les barrages et l'irrigation : la section la plus accentuée de cette gauche pourrait éventuellement sortir du parti pour se joindre aux socialistes. D'autre part, le sardar Patel, autre pilier du *Congress*, tient en main, comme ministre de l'Intérieur, toute la machine du gouvernement et du parti, mais avec une nuance d'autorité et d'instinct [p. 59] conservateur qui permet de le classer plutôt à droite ; les puissants groupes financiers qui dominent la grande industrie indienne (Tata, Birla, Dalmia) bénéficient tacitement de son appui, ce qui donne à ce gouvernement, en dépit des éléments avancés qu'il contient, une couleur de centre et de résistance aux excès démagogiques.

On peut se demander maintenant où se fixera le centre de gravité véritable du parti. Ayant passé sans transition de l'opposition, et même de l'opposition « résistante », au pouvoir, il tend bien normalement à glisser de la phase idéologique à la phase administrative, peut-être même dès maintenant à la phase alimentaire, c'est-à-dire à la distribution massive des places aux amis du régime. Il se peut aussi que, par un retour instinctif à l'esprit profond de la masse, la tradition religieuse, qui se sépare mal de la tradition rituelle, reprenne une autorité importante sur le ton général du groupement. Le président récemment élu du *Congress* est un orthodoxe, de l'orthodoxie la plus stricte, respectueux des règles relatives à la préparation des mets, ne portant pas de souliers de cuir, redoutant, que le savon puisse contenir de la graisse animale.

Il y aura probablement l'an prochain des élections générales. Quels seront les arguments susceptibles de porter sur une opinion bien mal préparée à se prononcer puisque les électeurs, [p. 60] dont la grande majorité ne savent pas lire, voteront par le choix de couleurs répondant aux partis ?

Le *ryot* de village écoutera avec passion ceux qui lui promettent la terre, l'élimination des *zamindars*, avec et de préférence sans indemnité ; il demandera

des puits, des canaux, une protection pour ses petits métiers. Ne sera-t-il pas, en même temps, attiré par l'affirmation du maintien de ses traditions religieuses ? Les deux choses peuvent-elles aller de pair ? Mais le parti de la tradition est aussi celui des zamindars qui, sans doute, sauront se défendre. Ne verra-t-on pas se développer une propagande de progrès matériel, protestant contre la réaction représentée par les vieilles croyances ? Une *intelligentsia*, recrutée dans une petite bourgeoisie éventuellement famélique, mais imbue de l'enthousiasme du progrès, nationaliste elle aussi mais d'une autre façon, ne sera-t-elle pas tentée de regarder vers Moscou pour « libérer » le pays du passé comme on l'a libéré de l'Anglais ?

Il faut que l'Inde trouve une synthèse qui lui permette le progrès technique, progrès indispensable, mais qui lui garantisse aussi le maintien de son âme. C'est l'Inde éternelle qui est, de ce fait, mise à l'épreuve.

[p. 61]

LE PANDIT NEHRU

[Retour à la table des matières](#)

Allahabad, le 25 novembre 1950.

L'Inde est actuellement dirigée par deux hommes, les seuls dont, depuis Gandhi, le monde ait retenu les noms. L'un, est le sardar Patel (sardar est un titre honorifique exprimant l'autorité sociale), cariatide massive sur laquelle repose l'armature administrative et politique du pays. L'autre est le pandit Nehru, premier ministre, responsable de la politique générale et de la politique extérieure, qui transmet à l'Inde la dynamisme idéologique qu'il a reçu de Gandhi : deux « résistants », qui, ayant renversé un Empire, ont maintenant la tâche difficile de construire un État et de faire vivre un régime. Patel a soixante-quinze ans ¹ ; on fêtait, il y a quelques jours, le soixante et unième anniversaire de Nehru, et l'on ressent quelque angoisse à la pensée qu'un accident ou un attentat pourrait faire disparaître ces deux personnalités, qui se dressent, seules, au-dessus de trois cent cinquante millions d'Indiens.

Patel est le moins connu : il se montre peu, [p. 62] mais son influence est peut-être plus grande. Les deux hommes marchent d'accord, se réservant chacun un domaine d'action ; mais, si Patel restait seul, il donnerait sans doute au gouvernement une allure plus nationaliste, plus encadrée dans les limites géographiques du Subcontinent. Quant à Nehru, il est assurément indien comme son collègue, mais il nous appartient aussi, car on sent chez lui, comme on sentait chez un Lincoln, la plus magnifique humanité. C'est, dans la politique internationale, une des figures dominantes du monde actuel.

L'expérience nous enseigne qu'on ne peut bien comprendre la politique d'un homme d'État si l'on ne l'a pas rencontré, si l'on n'a pas croisé son regard, senti la pression de sa poignée de main, entendu le son de sa voix, observé, ne fût-ce que peu d'instant, son comportement, son équilibre et son rythme. J'ai, quant à moi, fait pareille remarque au sujet de Lyautey, du président Roosevelt. Je viens de la refaire avec le pandit Nehru et je ne pense pas, en donnant ici mon impression sur

¹ Il est mort en décembre 1950.

cette haute personnalité, trahir le caractère privé d'une réception, dans laquelle le premier ministre entendait sans doute témoigner la courtoisie de l'Inde à l'égard d'un Français.

La figure, par son teint clair, à peine un peu bronzé, pourrait être celle d'un Européen, encore [p. 63] que la forme de la tête, avec un soupçon d'influence mongole, évoque l'Asie centrale voisine : il est originaire du Cachemire et fait un peu penser à un moine bouddhiste du Tibet. L'allure est vive, presque occidentale, avec un front pensif, des yeux perçants, parfois inquiets, une sorte de séduisante versatilité qui, au milieu de la conversation, le distrait dans quelque lointaine méditation : rien de la vulgarité politicienne ni de la « cymbale qui retentit » des rhéteurs de réunion publique. Le costume de chaque jour est celui qu'a adopté l'Inde moderne, compromis entre l'Orient et l'Occident : un pantalon de cotonnade blanche, serré en forme de gaine entre le genou et la cheville autour du mollet, une tunique gris-bleu à col droit, en forme de redingote à un seul rang de boutons ; ses portraits le représentent le plus souvent portant sur la tête un petit calot blanc, rappelant notre bonnet de police. L'ensemble est élégant, sans aucune prétention, révélant une grande simplicité (qui pourrait ne pas exclure un noble orgueil) et les signes de l'homme de pensée en mission dans la politique.

Le qualificatif de pandit, toujours accolé à son nom, est celui qu'on applique aux lettrés, mais il demandait récemment, dans une interview, qu'on l'appelât simplement Sri, c'est-à-dire l'équivalent de notre « Monsieur ». Avec [p. 64] ces traits divers Nehru est, aux Indes, une personnalité à la fois représentative et isolée. Par son origine, c'est un brahmane du Cachemire, donc un homme de haute classe, de haute caste, avec toutes les caractéristiques de l'aristocrate. Mais son éducation l'apparente à l'Europe plus qu'à l'Asie : élevé dans les *public schools* et les universités britanniques, il est authentiquement de Cambridge par la culture, les manières et même l'accent, car il parle l'anglais, s'il est possible, mieux que les Anglais eux-mêmes.

Rien, en revanche, d'américain : c'est à l'Europe qu'il doit tout ce qu'il a pris à l'Occident. Sa philosophie même, telle qu'il la donne avec une parfaite sincérité dans l'un de ses livres (que je possède, dédicacé de sa main), relève largement de l'agnosticisme.

Cela dit, c'est lui qui, plus que tout autre, continue la tradition de Gandhi, qui l'avait, du reste, désigné comme son successeur et le représentant de sa pensée quand il ne serait plus là. Sans doute marque-t-il des tendances sociales plus « à gauche » que celles du maître, mais le peuple le considère bien comme continuant son œuvre. Dès lors son prestige est fait du contact affectif qu'il conserve avec la masse, contact que la plupart des hommes politiques indiens d'aujourd'hui ont perdu dans la pratique et les soucis journaliers du pouvoir.

[p. 65] Ce prestige est grand, non seulement à cause de cette filiation, mais pour des raisons appartenant sans doute à la psychologie de ce pays. Par sa conviction, par l'inspiration de toute sa vie, par les épreuves qu'il a accepté

d'endurer pour servir l'idéal de la libération, il figure parmi les plus authentiques apôtres de l'indépendance indienne. Le peuple lui veut du bien d'avoir, lui, privilégié de naissance, abandonné la vie facile qu'il eût pu mener pour les rigueurs de l'existence incertaine du résistant. Il a passé plusieurs années de sa vie en prison : ce faisant, il a pratiqué le renoncement, ce qui est du reste dans la pure tradition bouddhiste.

En l'écoutant, vous croyez entendre un *fellow* d'Oxford ou de Cambridge, mais vous êtes en présence d'un héros national indien.

C'est là sa force, que personne actuellement ne peut lui disputer : là où d'autres s'appuient sur une machine politique et administrative, il est soulevé par une mystique, un peu à la façon de notre Léon Blum, dont il rappelle par certains traits l'idéalisme doctrinaire. Mais, dominant de très haut tout ce qui l'entoure, on le devine impatient des médiocres, spirituellement plus proche du Peuple (toujours le Peuple de Michelet, avec un grand P) que de ses subordonnés immédiats, et, en fin de compte, isolé par sa grandeur même. Et c'est là que réside sa [p. 66] faiblesse, car, s'il bénéficie de la confiance populaire, tels éléments du *Congress Party*, plus strictement orthodoxes, plus réactionnaires, pourraient éventuellement l'abandonner. Il ne faut pas oublier que c'est une sorte de ligueur d'extrême-droite qui a assassiné Gandhi...

La politique extérieure, la politique nationale, la politique mondiale de l'Inde sont commandées par des constantes, inscrites dans la nature même des choses : cette politique ne serait sans doute pas différente dans ses traits essentiels, si ce n'était pas Nehru qui la dirigeait. Pourtant, c'est sa personnalité qui, depuis l'indépendance, l'a indéniablement marquée d'une couleur originale. C'est sous ce double aspect que nous aurons à l'étudier.

[p. 67]

L'INDE ET L'ÉTRANGER

[Retour à la table des matières](#)

Allahabad, le 26 novembre 1950.

La politique extérieure de l'Inde se cherche encore. Il est cependant possible, dès maintenant, d'en discerner les traits essentiels : le souci de la défense territoriale du subcontinent, le maintien de l'État indien dans le Commonwealth, la volonté d'être, éventuellement contre l'Occident, le champion intransigeant de l'indépendance asiatique. Ce programme est celui de la nation, mais un Nehru le colore d'une teinte plus internationale, tandis qu'entre les mains d'un Patel il se nuancerait peut-être d'un nationalisme plus fermé.

L'Angleterre avait entouré l'Inde d'une sorte de *limes*, destiné à l'isoler de l'Asie centrale, de la pression russe. La nature l'y aidait, mais elle avait en outre jugé prudent d'entourer le subcontinent d'une série d'États-tampons dont elle contrôlait ou surveillait le comportement politique : Népal, Bhoutan, Tibet. Elle avait reconnu la suzeraineté chinoise sur ce dernier pays, étant [p. 68] entendu que celle-ci serait nominale, et elle revendiquait le droit de ne pas se désintéresser de ce qui se passerait sur ce toit du monde, d'où les trois grands fleuves indiens tirent leur source. L'Inde d'aujourd'hui a pris à son compte la politique du prédécesseur : elle a protesté contre l'expédition de la Chine communiste au Tibet et elle ne pourrait accepter qu'un régime éventuellement favorable aux Soviets s'établisse au Népal. C'est en partie pour des raisons analogues qu'elle revendique le nœud du Cachemire que viennent toucher non seulement son propre territoire, mais ceux du Tibet, de la Chine, de la Russie, de l'Afghanistan et du Pakistan. Avant-hier, le péril était tsariste ; il est maintenant communiste, sous la forme de l'expansion d'une Chine communiste. Il est donc essentiel pour l'Inde de savoir ce que seront ses relations avec cet énorme et inquiétant voisin, que l'on préférerait n'avoir pas comme voisin immédiat. Le pandit Nehru eût préféré des relations sino-indiennes inspirées d'une solidarité asiatique, mais Mao Tsé Toung et Staline ne l'ont pas voulu ainsi, de sorte qu'une crise de la diplomatie indienne s'est déclarée à cet égard : il faut – et ce devrait être fait d'accord avec le Pakistan – préserver l'Inde, l'Inde géographique tout entière, d'un débordement communiste, fût-ce sous la simple forme d'une infiltration à travers l'Himalaya.

[p. 69] L'Inde, dans ces conditions, ne peut guère rester isolée. C'est sans doute une des principales raisons pour lesquelles elle a décidé de demeurer dans le Commonwealth, même après s'être déclarée « République souveraine et indépendante » en 1949. Bien que *full member* de cette communauté, elle n'accepte cependant le roi d'Angleterre que comme une sorte de président de cette libre association. Les Anglais ont eu la grande sagesse d'admettre ce compromis qui maintient l'Inde dans le système britannique. Le gouvernement de New Delhi entend sans doute avoir sa politique étrangère propre, mais il demeure constamment en consultation avec Londres, selon des relations diplomatiques qui ne sont pas celles de deux pays étrangers. C'est un coup de maître des Anglais d'avoir obtenu ce résultat, qui paraît, en somme, garanti pour assez longtemps.

L'Inde est toutefois moins « Commonwealth » qu'elle n'est asiatique : tout un aspect de sa politique est, de ce point de vue, continental. Nouveau venu parmi les nations indépendantes, le peuple indien est pour ainsi dire ivre du vin, nouveau pour lui, de l'indépendance. Aussi se montre-t-il d'une extrême susceptibilité à l'égard de tout ce qui pourrait la remettre ou même paraître la remettre en question. S'étant libéré de la domination britannique, il se sent et se [p. 70] déclare solidaire de tous ceux qui, soumis encore, entreprennent ou pourraient entreprendre de se libérer. Ce sentiment s'épanouit en revendication globale d'indépendance continentale : plus d'Occidentaux en Asie, l'Asie aux Asiatiques ! Plus d'interventions occidentales, fût-ce au nom de l'O.N.U. ! Le gouvernement a pu, en principe, reconnaître que l'intervention en Corée se justifiait, mais l'opinion – celle que l'on rencontre tous les jours, à tous les tournants – n'admet même pas cette nuance : elle est unanimement anti-coloniale, anti-impérialiste, anti-occidentale.

Dans ces protestations, on distingue une pointe plus particulièrement marquée contre la France et la Hollande, à cause de l'Indochine et de l'Indonésie, et une indulgence de faveur pour les Anglais, en dépit de Singapour, de la Malaisie, de Hong-Kong, parce qu'ils ont su partir de l'Inde. Mais, chose curieuse, la vraie bête noire, ce sont les États-Unis ; ils ont cependant fait profession d'anti-colonialisme (nous en savons quelque chose), mais il semble qu'on ne leur en sache ici aucun gré depuis que les nécessités d'une politique mondiale de résistance au communisme les ont amenés à libérer la Corée en la piétinant. C'est au nom de l'O.N.U., sans doute, mais l'argument tombe à plat devant une opinion entièrement butée, qui ne veut voir là qu'une intrusion étran-[p. 71] gère en Asie. Peut-être n'est-ce du reste pas le fond de l'affaire ? Les États-Unis étant aujourd'hui la puissance occidentale la plus riche, la plus armée, la plus fortement équipée pour l'expansionnisme économique et financier, on la considère comme ayant succédé, dans l'impérialisme, aux colonisateurs européens, même si ce prétendu impérialisme ne prend pas la forme colonisatrice antérieure. Le capitalisme américain a mauvaise presse et on le charge de mille méfaits, de mille arrière-pensées, comme si la propagande communiste avait produit dans les esprits tous ses effets. Il y a évidemment incompatibilité d'humeur entre les jeunes

Indiens des universités, encore pleins d'amertume au souvenir d'un passé tout récent d'humiliations, et la simplicité américaine qui ne comprend pas qu'on ne s'incline pas avec reconnaissance devant le kola-kola, le *motor car* de Detroit et *l'American way of life*.

Personne ne semble rien redouter d'une Russie qui est assez loin et que l'on considère vaguement comme étant après tout asiatique. Le gouvernement, lui, se rend compte du péril communiste qui, soit sous la forme russe, soit sous la forme chinoise, pourrait s'avancer jusqu'aux portes de l'Inde et même les traverser : il est capable de comprendre le jeu des États-Unis sur l'échiquier mondial, mais il ne pourrait impunément [p. 72] faire admettre à l'opinion qu'il puisse y avoir là quelque solidarité entre l'Inde et l'Occident. C'est dans cet esprit que le pandit Nehru a tenté de jouer le rôle d'intermédiaire entre l'Amérique ou l'Europe et Mao Tse Toung, sans que l'Inde fit cause commune avec elles. Il faut regretter qu'il n'ait pas réussi, mais on doit constater que la Chine communiste, en intervenant au Tibet, lui a infligé un rude démenti. L'unité asiatique paraît, dans ces conditions, n'exister que contre l'Occidental et n'être, en conséquence, qu'une conception purement négative. L'Inde, dès lors, persévérera-t-elle dans sa volonté de demeurer neutre entre les deux blocs ? C'est sans doute son désir et celui de son premier ministre, mais nous savons, quant à nous, que la neutralité, au XX^e siècle, est quasi impossible à maintenir. L'anticommunisme du gouvernement indien le pousserait à se ranger dans le camp des Occidentaux, mais son asiatisme l'en empêche. Une crise vient de s'ouvrir.

[p. 73]

FRONTIÈRE SPIRITUELLE, PAYSAGES NATURELS

[Retour à la table des matières](#)

Calcutta, le 27 novembre, 1950.

Il est dans le monde une zone géographique dans laquelle le Dieu qu'on adore est le Dieu d'Abraham (les Américains diraient sans doute : *the Abraham belt*). Les Juifs sont fils d'Abraham, mais nous Chrétiens aussi, et de même les Musulmans. Il y a donc, de ce fait, une commune conception de la divinité, dont le patriarche d'Ur est le père, celle du Dieu unique, transcendant, qui fait alliance avec l'homme, mais devant qui l'homme se sent humble et néant. Ce sont les Mahométans, les Protestants aussi, qui ont poussé au maximum l'intransigeance de ce monothéisme.

La zone d'Abraham, qui comprend l'Europe, l'Amérique, l'Afrique au Nord de la forêt, l'Asie occidentale, finit (Indonésie mise à part) quand, du Pakistan, on passe à l'Inde. On laisse alors derrière soi l'humanité qui croit au Dieu personnel. On pénètre dans une humanité différente, où l'idée de l'unité divine existe aussi profonde [p. 74] que chez nous, mais susceptible de se muer dans sa représentation en une infinité de dieux, éventuellement même de disparaître dans la notion d'une identité foncière entre l'homme et la divinité. Il n'y a pas, sur terre, de frontière spirituelle plus impressionnante, et l'on conçoit que l'Inde se soit divisée, religieusement et politiquement, en butant sur elle.

Voyageant aux Indes autrefois, et venant de l'Est, j'avais cru rencontrer le Dieu d'Abraham aux mosquées de Delhi, puis dans tout le bassin de l'Indus. Venant, cette fois, du Nord-Ouest, je retrouve cette même frontière à Delhi, encore que l'India se soit largement vidée de ses Musulmans. Pourtant, à Delhi, on n'est pas vraiment aux Indes, bien qu'elle en soit la capitale : l'atmosphère, l'architecture ont été si fortement marquées par les conquérants mogols qu'il y a persistance d'une présence. Le bulbe des mosquées reste une des caractéristiques du paysage. L'Occidental qui connaît l'Espagne ou l'Afrique du Nord ne se sent pas complètement dépaysé.

Il l'est quand, à Allahabad, il atteint le confluent de la Jumna et du Gange, puis quand, à Bénarès, il voit le fleuve sacré. Tout change alors : la simplicité volontairement ascétique des mosquées fait place à des temples sombres, parfois souterrains, où la représentation divine se fait multiple et, pour nous, singulière, mais où la [p. 75] préoccupation religieuse pénètre et envahit la vie tout entière. La vraie Inde est là, sans doute beaucoup plus que dans les politiques et les administrateurs qui la dirigent aujourd'hui.

Je retiens surtout le paysage du confluent des deux rivières, devant le fort d'Allahabad, dont le mur altier domine le lit indéterminé des deux cours d'eau. Ils sont sacrés l'un et l'autre, de sorte que l'endroit où leurs eaux se rejoignent, sans d'abord mêler leurs couleurs, est l'objet d'une vénération particulière. Ce sont des masses liquides énormes, glissant lentement entre des berges de sable qui se découvrent l'hiver : la Jumna m'a semblé dix fois grande comme la Seine à Paris, le Gange bien plus étendu encore. Un seuil s'est formé à la rencontre des deux courants, de sorte que les pèlerins qui viennent là en bateau pour s'y baigner ont facilement pied et, de loin, paraissent marcher sur les eaux. Le site, avec le profil du fort et l'immensité d'une nature mal domestiquée par l'homme, est vraiment significatif pour l'âme, à quelque religion qu'on se rattache. Il nous rappelle, car avec la politique indienne actuelle nous serions tentés de l'oublier, que l'Inde est essentiellement religion. À Delhi on voit un État, mais, à Allahabad, à Bénarès on sent que la pensée profonde du pays est ailleurs.

Ce changement de zone religieuse se manifeste [p. 76] dans l'atmosphère, dans l'architecture, dans une attitude générale différente de l'humanité qui glisse innombrable dans les rues ; mais, de Lahore jusqu'après Patna, c'est-à-dire presque jusqu'au delta du Gange, les paysages demeurent à peu près les mêmes. Au cours de trajets en auto, de promenades à pied dans la campagne et dans les villages, voici quelques notes que j'ai prises, en me demandant ce que je représenterais si j'étais peintre et si (de préférence) j'avais du talent :

Des buffles se vautrant dans un étang boueux, ne laissant émerger que leurs têtes noires aux reflets humides ;

Un troupeau de zébus beiges, aux bosses hardies, frayant son chemin paresseusement à travers une foule de village, dans une atmosphère de poussière claire, sur un fond sombre d'arbres tropicaux et de maisons lépreuses aux teintes de corruption ;

Un vautour fauve au repos sur un mur, dont l'immobilité fait apprécier la lourdeur et le poids ;

La maison mystérieuse, ocre ou bien rouge, au fond d'un jardin planté d'arbres immenses et plein d'ombre, qui semble une maison à fantômes, où l'on hésiterait à passer la nuit ;

Un vol de perruches vertes se perchant, au coucher du soleil, sur les branches d'un arbre au tronc noueux ;

[p. 77] Une femme drapée dans un sari rouge et jaune, portant sur sa tête une corbeille pleine de bouses de vache sèches ;

Une jonque noire, sur le Gange, à la poupe relevée, au gouvernail énorme, transportant un groupe de pèlerins vêtus de blanc, parmi lesquels une femme drapée de violet ;

Le cadavre d'un buffle, que picore un corbeau...

Ces paysages, dans la plaine immense, ne changent guère entre Lahore et Patna : mêmes champs de colza, de canne à sucre, de maïs, sous un azur sans nuage. Même familiarité de tous les instants avec le monde animal : zébus, vaches et buffles, chèvres, porcs au profil de sangliers, chiens, efflanqués, chameaux, ânes bibliques, vautours, perruches et colombes, oiseaux bleus couleur du temps et, vers le soir, ombres de chacals.

Mais l'atmosphère change du tout au tout quand on atteint le delta du Gange : la platitude est, si possible, plus plate encore, mais l'eau apparaît partout sous un ciel lourd, même quand il reste bleu. C'est encore l'Inde, et c'est déjà un avant-goût de l'Extrême-Orient. On arrive à Calcutta.

[p. 78]

L'INDE ET LE COMMUNISME

[Retour à la table des matières](#)

Calcutta, le 30 novembre 1950.

Le communisme, qui a conquis la Chine, va-t-il s'étendre sur toute l'Asie ? Dans quelle mesure l'Inde risque-t-elle à son tour d'être pénétrée par une doctrine qui n'admet pas de limite à son expansion ?

En apparence, la question ne paraît même pas se poser : le gouvernement indien est ouvertement anticommuniste ; quant au parti communiste, surveillé par une police énergique, il est généralement réduit à une activité clandestine. La possibilité d'une pénétration communiste aux Indes existe cependant sous une forme vague qui en accroît peut-être le péril. Et, chose curieuse, l'attraction communiste éventuelle trouve en partie sa source dans un nationalisme asiatique qui n'exclut pas en somme la Russie de la grande famille des Asiens.

L'Inde, par ses éléments politiques actifs, veut se moderniser à l'école technique de l'Occident. Elle sent avec raison que, dans un pays encore médiéval par ses méthodes de production et son niveau de vie, c'est surtout actuellement [p. 79] de progrès technique qu'on a besoin. Elle veut, à l'image du Japon au siècle dernier, emprunter à l'Occident ses armes de combat, ses instruments mécaniques de succès, mais sans lui livrer son âme et surtout sans tomber sous sa domination. Elle vient de se libérer politiquement de l'Angleterre : ce n'est pas pour retomber économiquement sous quelque autre dépendance. Tels sont les termes d'un problème, au sujet duquel les Indiens montrent autant d'enthousiasme technique que de méfiance et de susceptibilité politique.

C'est sur le plan américain que s'opère la seconde révolution industrielle, celle du XX^e siècle. La Russie soviétique elle-même est, techniquement, un disciple des États-Unis. Il serait naturel que l'Inde regardât du même côté, et nombreux sont en effet les jeunes Indiens qui se tournent aujourd'hui, non plus vers Oxford ou Cambridge, mais vers New York, Chicago ou la Californie. Si le pays a besoin de capitaux étrangers, ce n'est guère qu'en Amérique qu'il les trouvera.

Or, on sent dans l'air une résistance instinctive aux offres de concours américaines : à la faveur de prêts comportant naturellement des conditions, on redoute d'être indirectement colonisé. La susceptibilité à cet égard est extrême et l'on n'entend parler que de l'impérialisme [p. 80] américain. Je ne pense pas qu'on ait d'antipathie particulière pour les États-Unis, mais ils sont actuellement l'État le plus puissant, le plus riche, le plus naturellement expansionniste et peut-être le laisse-t-il trop voir, en dépit de la bonne foi certaine avec laquelle il se défend de toute arrière-pensée colonialiste ou impérialiste.

On reproche aussi à l'Amérique d'être le pays du capitalisme. Le gouvernement indien est cependant loin d'être un gouvernement révolutionnaire en matière sociale, mais les politiciens du *Congress Party* sont, de façon assez vague il est vrai, socialistes, préconisant l'intervention de l'État plutôt que les solutions de la concurrence et de la liberté. Quant à la jeunesse des universités, on la sent largement anticapitaliste, qu'il s'agisse d'une *intelligentsia* famélique ou d'idéalistes sociaux éventuellement fortunés.

Tout un prolétariat ouvrier existe en outre dans les régions industrielles de Calcutta, de Bombay, du Sud, évidemment vulnérables à la propagande communiste. On n'est donc pas, à proprement parler, communiste, mais, dès l'instant qu'on est antiaméricain, la Russie bénéficie d'une relative préférence due à des raisons complexes qu'il nous faut maintenant analyser.

L'Inde, tout d'abord, sent obscurément que, [p. 81] lorsque la Russie a fait la révolution de 1917, puis la politique des plans quinquennaux de 1927, ce pays euro-asiatique se trouvait après tout dans des conditions de niveau social peut-être plus comparables aux siennes qu'à celles de l'Europe : économie encore à demi médiévale, population largement illettrée, même passion de prendre l'Occident comme modèle sans néanmoins se livrer à lui. On se dit, aux Indes, que la révolte de Moscou contre l'Ouest était en somme une victoire de l'Asie contre l'Europe : du point de vue du nationalisme asiatique, Lénine est un héros que révèrent les Indiens. On se dit aussi, et nous ne nous en rendons pas suffisamment compte, que la Russie soviétique a réussi en quelques années à transformer un pays jusqu'alors surtout agricole en pays industriel fortement armé d'outillage mécanique. Or c'est un problème analogue que l'Inde doit résoudre.

Quand la propagande soviétique fait valoir que le communisme, en quelques dizaines d'années, a fait passer plusieurs régions russes de l'âge du chameau à celui du tracteur, l'opinion indienne, en tant qu'opinion asiatique, est évidemment touchée. Nos objections au communisme, fondées sur la suppression de toute liberté, de tout individualisme, touchent peu une Inde pour qui pareille liberté ne compte guère quand elle n'est pas assurée de manger à sa faim. L'Asie, tra-[p. 82] ditionnellement, est accoutumée à la manière forte : un Pierre le Grand, un Staline n'étonnent pas le pays de la conquête mogole.

Le gouvernement de Delhi s'inquiète sans doute de voisins communistes tels que la Russie et la Chine : le sentiment d'une solidarité asiatique s'atténue quand

Mao Tse Toung revendique le Tibet. Mais là encore c'est un argument qui, jusqu'ici, porte peu sur l'opinion. L'Inde a souffert de la domination anglaise, elle sait que la Hollande était encore hier en Indonésie, que la France est toujours en Indochine et l'Angleterre (bien qu'on n'insiste pas trop) en Malaisie et à Hong-Kong ; elle en veut aux États-Unis de leur présence en Corée, pays asiatique.

On voit mal que l'expansion russe n'est pas d'un ordre différent quand elle absorbe par exemple la Mongolie ou le Sinkiang. La propagande de Moscou fait surtout valoir que le communisme est dépourvu de tout racisme, qu'il respecte les nationalités, les langues diverses. Et, finalement, la Russie fait après tout figure de pays asiatique, d'autant plus que nous avons nous-mêmes dit bien souvent que les Russes n'étaient pas des Occidentaux cent pour cent. En protestant contre l'expédition de Corée, en soutenant Ho Chi Minh, le gouvernement de Moscou est considéré aux Indes comme un champion de l'indépendance asiatique.

[p. 83] On voit à quel point, dans cette discussion dont nous précisons volontairement les arêtes, mais que l'Inde maintient dans le vague le plus complet, le nationalisme asiatique est mêlé aux préoccupations sociales. C'est dire que le communisme, sans avoir fait de progrès important, est cependant susceptible d'en faire ultérieurement. Si le gouvernement ne réalise pas bientôt une réforme agraire sérieuse, si les influences réactionnaires prennent le pas, il est certain que les bases d'une résistance efficace à la pénétration du communisme peuvent manquer.

L'Inde profonde, l'Inde religieuse a cependant toujours refusé de subir les conceptions venues du dehors : comment s'accommoderait-elle du matérialisme primaire du marxisme ?

Il n'est pas question de suggérer que l'Inde va devenir communiste, ni non plus qu'elle peut opposer au raz de marée qui vient de submerger la Chine une barrière infranchissable. Si l'Inde est asiatique, elle est aussi, ne l'oublions pas, indoeuropéenne par sa culture. Mais elle veut se moderniser, ce qu'elle peut faire soit à l'américaine, soit à la russe. Si elle se laissait imposer la seconde manière, ce ne serait sans doute pas tant par communisme que par anti-occidentalisme.

[p. 84]

CALCUTTA, PORTE DE L'EXTRÊME-ORIENT

[Retour à la table des matières](#)

Calcutta, le 30 novembre 1950.

Marseille est la porte de l'Orient. On pourrait, dans le même sens, dire que Calcutta est la porte de l'Extrême-Orient. C'est une ville qui regarde vers l'Est, comme Bombay, cette porte indienne de l'Occident, regarde vers le couchant. C'est affaire d'orientation, d'atmosphère géographique aussi, car le delta du Gange est le premier des deltas immenses de l'Asie : terres basses d'où l'eau sort de partout, non seulement par des rivières grandes comme des bras de mer, mais dans des mares innombrables, remplies de nymphéas, ombragées de cocotiers, de bagnans et de bananiers, où nagent des canards.

La lumière, toute chargée d'humidité, est somptueuse et les villages aux toits de chaume disparaissent sous des arbres tropicaux magnifiques, aux formes équilibrées et épanouies. C'est, dans l'Inde du Nord, une région spéciale, marquant qu'on s'est déjà bien avancé vers l'Est.

Dans cet environnement naturel qui n'est pas sans beauté, Calcutta est une ville impressionnante, à la fois par sa grandeur et par je ne sais quoi d'affreux qui serre le cœur. Je ne crois pas qu'on puisse se rendre compte de ce qu'est l'Asie, avec ses angoissants problèmes démographiques, si l'on n'a pas vu cette ancienne capitale, maintenant simple grande ville commerciale de plus de six millions d'habitants. Etienne Dennery, dans un beau livre, a évoqué les « foules d'Asie » : ces foules, c'est à Calcutta, plus que partout ailleurs, qu'on en éprouve le caractère en quelque sorte monstrueux.

C'est sensible dès le premier contact, que ce soit, à la gare, au sortir de l'aérodrome, ou sur les quais de l'Hooghly, ce bras du Gange coulant vers le golfe du Bengale : on est saisi par une accablante impression de densité humaine, dont rien en Europe ne peut, même de loin, donner l'idée. On croit d'abord que c'est quelque sortie d'usine ou la fin de quelque grande cérémonie. Mais non, cette

sortie d'usine est permanente, ce déversement ne s'arrête jamais : à quelque heure du jour qu'on se promène, le flot continue, lent, ininterrompu, implacable.

C'est une théorie sans fin de gens vêtus de blanc, à la peau brune, aux cheveux noirs luisants, au regard sombre qui s'attache à vous. Ils ont l'air de couler, comme un courant, plutôt qu'ils ne marchent ; leur anatomie est singulière, tous grands et minces, mais d'une minceur patholo-[p. 86] gique, sans épaules, sans hanches, véritables éphèbes, manifestement sous-alimentés depuis des siècles. Peu de bruit, l'impression générale est triste, sans rien de cet oxygène que dégage, par sa vitalité, la foule chinoise.

La rue n'appartient pas seulement à la foule circulante ; elle appartient aussi à la vie quotidienne de la ville, dont une large partie se passe sur les trottoirs : un barbier ambulancier rase des gens assis au pied d'un mur, des échoppes de fortune se dressent partout ; voici des gens qui dorment sur le bord de la chaussée, peut-être que certains d'entre eux sont morts ; voici des réfugiés qui campent, et puis des vaches imperturbables, que personne ne dérange et devant lesquelles les autos s'arrêtent respectueusement.

On voit peu de femmes, elles restent à l'intérieur des maisons, doublant cette population innombrable, dont on ne s'étonne pas qu'elle se chiffre par millions.

Le cadre architectural se prête à cet anonymat de masse : il n'y a pas un beau monument, Baedeker est fort déçu. L'ancienne capitale se révèle encore, dans le quartier officiel, par des palais administratifs somptueux, des esplanades énormes, jalonnées de statues de vice-rois. Il s'agit toutefois d'une capitale du XIX^e siècle, conservant les traits de l'ère victorienne. Une foule de bâtiments semblent avoir été construits à Londres [p. 87] en 1880, laissant une impression curieusement démodée. Le *Great Eastern Hotel*, où j'étais descendu en 1900 et que j'ai reconnu aussitôt, aurait pu être fréquenté par Philéas Fogg, entre deux railways ou deux éléphants, tant il est resté exotique et colonial, avec ses armées de serviteurs au turban rouge, aussi splendides qu'inefficaces.

Calcutta n'est plus une cité britannique. Dès qu'une maison ou un building passe entre les mains locales, l'aspect en devient singulier : les façades de toutes couleurs, rouges, jaunes, vertes, deviennent lépreuses sous l'humidité de l'été qui les couvre de moisissure. Les immeubles de construction orientale, avec leurs colonnades prétentieuses, leurs balcons ouvragés à l'excès relèvent d'un style de hammam ou de rue du Caire : c'est, si j'ose dire, du style Guignol. Le paysage d'ensemble est à la fois de bric-à-brac, d'exposition universelle six mois après la fermeture, de foire aux puces, de campement de romanichels : on eût dit, au temps du romantisme, que c'est « couleur locale ».

Cette population, dans son ensemble, vit de l'activité générale d'un grand port, qui est celui de toute la vallée du Gange, port d'exportation du jute, du thé, du charbon du Bihar, importateur de tous les articles manufacturés, de toutes les machines dont se pourvoit une Inde en voie d'industrialisation.

[p. 88] Calcutta est le centre de l'industrie du jute. Mais la séparation du Pakistan oriental la prive de sa matière première, d'où une crise grave, accentuée par un afflux de réfugiés. De sorte que ces millions d'hommes vivent sans doute, mais vivent mal, donnant une image de pénurie et de pauvreté. Que faire ? On se le demande, mais tous ces gens ont l'air, en somme, plus philosophes qu'on ne le serait pour eux. Ils paraissent accepter la vie telle qu'elle est : ils sont là parce qu'ils sont là, rien de plus.

Nulle part cela ne se sent mieux qu'à la gare centrale, sur les bords de l'Hooghly. C'est une gare immense, construite par les Anglais et qui pourrait être Victoria ou Paddington, mais sa clientèle est indienne et l'on n'est pas du tout sur les rives de la Tamise. Il y a une géographie des gares qui prend ici toute sa signification. En Occident, les gens, avant de prendre le train, regardent l'indicateur et n'arrivent qu'à l'heure du départ. En Orient (et l'Orient commence immédiatement après Vienne et Berlin) on vient à la gare et l'on y attend que le train parte. Ce peut être l'affaire d'une heure, d'un jour, de plus encore : on s'installe dans les salles d'attente, sur les quais, on campe et c'est tout juste si l'on ne dresse pas de tentes ; on allume des feux, on fait la cuisine, et les heures s'écoulent.

À la gare de Calcutta, ce spectacle est à son [p. 89] comble : le hall est plein de gens accroupis, voici des rangées de gens couchés par terre enroulés dans des loques, et l'on dirait une série de cadavres alignés là après un accident ; des chevreaux circulent entre les groupes, une vache placide est couchée en travers d'un quai. Quelle leçon de patience et de philosophie !

[p. 90]

L'INDUSTRIE INDIENNE VUE DE CALCUTTA

[Retour à la table des matières](#)

Calcutta, le 30 novembre 1950.

L'Inde a pour programme une intense industrialisation, destinée surtout à confirmer économiquement son indépendance politique, récemment acquise, jalousement revendiquée. Or l'armature industrielle qu'elle possède lui a été donnée par les Anglais : il reste à prouver que, seule, elle sera capable de maintenir le niveau technique acquis jusqu'ici.

S'agissant en particulier du Bengale, l'industrie du jute, qui en est la spécialité, a été constituée, dans la seconde moitié du siècle dernier, par des Écossais, au moyen de capitaux britanniques. Calcutta possède ainsi une centaine de *jute mills*. La prospérité consécutive à la première guerre mondiale a permis aux Indiens de commencer le rachat de ces entreprises, du moins d'y prendre pied : tout en conservant une façade occidentale, elles devenaient indiennes de fait. Depuis la seconde guerre mondiale et surtout depuis l'indépendance, les Britanniques, restés dans ces [p. 91] industries, inclinent à liquider leurs positions. Le jute, dans ces conditions, tend à devenir une industrie indienne.

Dans les affaires ayant ainsi passé entre des mains asiatiques, le personnel de bureau est généralement bengali et l'on trouve quelques ingénieurs nationaux, mais en général la direction demeure européenne et la gestion d'inspiration occidentale. Cela ne signifie pas qu'il y ait un outillage particulièrement moderne, car on sait le goût des Anglais pour le vieux matériel, auquel on s'attache comme aux vieux souliers, ce, qui ne veut nullement dire que le fonctionnement soit mauvais. Quant au personnel ouvrier, avec des salaires en hausse mais encore relativement bas (1 roupie un tiers par jour), il donne l'impression d'être extraordinairement nombreux et inefficace. Il y a des trieurs de jute qui ont le sens de l'article et des rattleurs de fils qui ont la main fine, mais de façon générale cette main-d'œuvre, sous-alimentée et physiquement faible, apporte peu d'énergie

à son travail et ne donne qu'un médiocre rendement. Dans la concurrence internationale, l'industrie indienne du jute avait cependant largement supplanté celle de Dundee en Écosse, en raison principalement du fait qu'elle disposait sur place de la matière première.

Quand le contrôle d'une usine a passé aux Indiens, qu'arrive-t-il ? Les nouveaux proprié-[p. 92] taires, habituellement riches et surtout soucieux de leurs intérêts, conservent le plus souvent le personnel ancien, y compris les anciens dirigeants britanniques. Ceux-ci, même devenus minoritaires, gardent donc en fait la haute main technique sur les entreprises, mais que se passera-t-il quand ils seront partis ? Sans doute ne seront-ils pas remplacés par des Occidentaux.

Il est assez facile de discerner quand l'Indien réussit industriellement et quand il ne se montre pas à la hauteur de sa tâche. S'il s'agit de petites ou moyennes entreprises, ne comportant pas d'exécution technique difficile ni d'organisation administrative complexe, l'Indien se tire bien d'affaire, souvent même mieux que l'Européen : il a ses propres procédés, éventuellement semi-familiaux, et il évolue avec aisance dans l'intrigue de la négociation quotidienne. On le trouve d'ordinaire plus dur avec ses employés que le Blanc, car il peut se permettre davantage d'abus sans soulever de protestations nationalistes. L'Asie n'est pas le continent où l'homme a pitié de l'homme : c'est l'Occident, du moins la Méditerranée, qui a inventé la charité, plus grande, selon saint Paul, que l'espérance ou la foi.

Par contre, s'il est question de grandes industries de type occidental, les défauts de l'Orient apparaissent en pleine lumière. Faisons exception pour les belles créations des Tata ou des [p. 93] Birla : les trusts, associés à ces raisons sociales, ont montré une indiscutable capacité industrielle (Jamshedpur, ce Creusot indien, est de tous points de vue une réalisation remarquable). En général cependant l'autochtone, lancé dans la production manufacturière, s'y révèle meilleur commerçant que technicien, plus soucieux au fond de bien acheter et de bien vendre que de bien fabriquer. Il semble aussi s'accommoder trop facilement de la misère ouvrière, qui lui paraît naturelle dans une Asie séculairement affamée, mais qui pourrait bien quelque jour susciter de dangereuses réactions sociales.

Les travailleurs de l'usine se recrutent sur place, à Calcutta, ou bien dans la campagne, d'où ils viennent seuls, sans leur femme, quitte à retourner au village quand ils ont pu gagner et garder quelque argent. Ils vivent dans les quartiers ouvriers de la grande ville, dans des conditions de densité humaine effrayante, plus souvent dans des taudis que dans d'authentiques demeures. Groupés généralement par provinces ou par villages d'origines, ils se sont vite associés en syndicats. Chaque parti politique a les siens, *Congress*, socialistes, communistes, et ils font assaut de surenchères pour justifier leur existence. Les leaders ne sont guère des ouvriers, mais des gens de petite classe moyenne, souvent des employés révoqués. Ce qui domine, c'est une singulière [p. 94] impression de foule, foule

dans la rue, foule dans les usines, foule partout, de sorte qu'il n'est pas question de manquer de main-d'œuvre.

Cette circonstance pèse évidemment sur les progrès possibles, car il n'y a aucune incitation à l'amélioration mécanique de l'outillage. On imagine dès lors fort bien l'industrie capable de vivre, avec ou sans les Anglais, mais de préférence à l'abri d'un tarif. Les fabrications relativement simples se multiplieront donc dans le pays. Dès qu'il s'agira de productions complexes ou difficiles, c'est encore à l'Occident qu'il faudra s'adresser. De telles conditions laissent quand même à l'Inde une très forte marge d'industrialisation. Le pays dispose de nombreuses matières premières sur place, avec des ressources importantes de charbon et de houille blanche ; une main-d'œuvre innombrable s'offre à l'employeur, cependant que trois cents millions d'hommes créent malgré tout un pouvoir d'achat ; l'intelligence indienne, encore que surtout littéraire, peut se muer en intelligence technique ; il y aurait des capitaux, s'ils voulaient seulement s'employer en investissements industriels à long terme. Nous verrons, dans ces conditions, l'Inde devenir une des grandes puissances industrielles du monde, mais ce sera probablement sans atteindre dans les fabrications mécaniques le génie dont elle avait fait preuve dans cet artisanat venu du fond des âges que défendait Gandhi.

[p. 95]

PONDICHÉRY

[Retour à la table des matières](#)

Pondichéry, le 3 décembre 1950.

La question de Pondichéry, vue de France, me paraissait simple : la disposition de ce petit territoire est de mince importance au regard de nos relations avec l'Inde. Mais, vu d'ici, le problème apparaît plus complexe, sinon dans sa donnée essentielle, du moins dans les modalités de sa solution. Je me garderai, moi, simple voyageur, de donner un avis, ce qui serait ridicule, mais il me paraît intéressant de dire sous quels angles divers de vision le sujet doit être abordé.

La position adoptée par le gouvernement français est impeccable : nous ne saurions, ni céder ni du reste annexer un territoire, quel qu'il soit, sans consulter les populations intéressées. Nous estimons en effet que s'agissant d'êtres humains, on ne peut en disposer comme on ferait d'un cheptel ou d'une marchandise. Et, en parlant ainsi, nous sommes sincères, dès l'instant que, croyant aux principes de la démocratie occidentale, nous respectons les opinions s'exprimant par le suf-[p. 96] frage universel. Tout cela, du point de vue de l'Europe, est parfaitement clair et je ne pense pas que le gouvernement français soit appelé à réviser pareille prise de position.

Le point de vue de l'Inde n'est pas aussi clair, du moins selon nos méthodes de raisonnement. Le gouvernement de New Delhi part de ce principe que nos établissements français de l'Inde font partie de l'Inde géographique et qu'en conséquence ils doivent y rentrer, sans discussion : on peut s'entendre sur les conditions du transfert, mais le transfert lui-même n'est pas objet de discussion ! Il est vrai que Paris et New Delhi se sont mis d'accord pour procéder à un referendum, mais l'Inde nous laisse entendre que, s'il lui était défavorable, elle ne s'inclinerait pas devant le verdict, tandis que nous avons adopté, en, toute bonne foi, l'attitude contraire (dans le cas de Chandernagor, par exemple).

Il ressort de cette circonstance que la diplomatie indienne use du langage occidental en l'espèce, mais sans lui accorder la même portée que nous : malentendu qui se reproduit constamment lorsque l'Europe et l'Asie échangent des arguments.

Sans y mettre de particulière mauvaise volonté, le gouvernement de New Delhi veut libérer le sol national de toute occupation étrangère, quelle qu'elle soit ; il est en cela soutenu, je ne veux [p. 97] pas dire par l'opinion, car cela pourrait ne pas signifier grand chose, mais par le sentiment, bien net et même passionné, de tous ceux qui estiment avoir un mot à dire dans l'affaire. Je m'en suis aperçu dans les universités : pas une réunion d'étudiants ou de professeurs où l'on ne m'ait posé la question, courtoisement sans doute, mais non sans quelque agressivité. Dans ces conditions, le referendum ne contient pas en soi les éléments d'une solution, car, s'il nous était favorable, la question resterait entière aux yeux des Indiens et rien ne serait terminé.

Faut-il donc tout abandonner, en se disant que l'amitié indienne en vaut bien la peine ? Notre constitution nous fait une obligation de consulter les intéressés et nous ne saurions nous y soustraire. Il faut ajouter que des arguments sentimentaux, qui ne sont nullement sans valeur, entrent ici en ligne de compte. La France est présente à Pondichéry depuis deux siècles. Elle a mis sa marque, indélébile, sur cette charmante ville coloniale du XVIII^e siècle, conçue selon un urbanisme classique qui rappelle celui des cités latines de l'Amérique non anglo-saxonne : ces rues droites, bordées de maisons blanches, ces places carrées, plantées de jardins et entourées de palais, qui participent des préfectures du Premier Empire, sont bien de chez nous. Nous avons même apporté là quelque chose de notre [p. 98] atmosphère : les Pondichériens parlent français, les plus cultivés d'entre eux sont allés en France et ne s'y sentent pas étrangers. Il se peut que l'atmosphère soit coloniale, au sens « ancien régime » du terme, mais c'est une atmosphère française, qui se distingue curieusement de celle de Madras, pourtant toute proche.

Le passage à l'Inde, dans ces conditions, n'apparaît nullement aux Pondichériens comme devant nécessairement aller de soi. Il y a sans doute une attirance indienne, bien naturelle, faite de la mystique du subcontinent. Mais ensuite, il est normal que les intéressés se demandent ce qu'ils auraient à gagner ou à perdre dans l'intégration. La vie économique et politique distincte d'un petit territoire, à peine grand comme un arrondissement et seulement peuplé de quelque deux cent mille habitants, paraît à première vue inconcevable, englobé qu'il est dans l'unité géographique indienne. Une union douanière s'était en effet imposée pendant la guerre et ce n'est pas de notre fait qu'ensuite elle a été rompue. La position de l'enclave semblait désespérée. Paradoxalement, le régime du port franc, établi dès lors par nécessité, a valu à Pondichéry une incontestable prospérité : prospérité faite de libéralisme commercial, sans doute aussi des bénéfices que permet la transgression facile d'une frontière toute proche. Une série [p. 99] d'intérêts existent ainsi, qui n'auraient pas grand chose à gagner d'un

changement de statut. D'autre part, la population pondichérienne, urbaine ou rurale, sait qu'elle ne mourra pas de faim : la province indienne voisine n'en peut dire autant.

Il s'ensuit qu'un referendum pourrait très bien être favorable à la France. Ne parlons pas trop d'opinion, car nous ne sommes pas des naïfs, croyant, comme certains, que quand on a dit Démocratie on a tout dit. Un referendum, comme telles élections de députés dans cette partie du monde, signifie surtout que tels chefs de file, se prononçant dans tel ou tel sens, entraînent avec eux la masse des votants, qu'on ne peut qualifier d'électeurs conscients. Mais, quand on analyse avec quelque réalisme les consultations populaires, il en est toujours un peu ainsi. Même ainsi, le referendum, nous paraît s'imposer, car ce serait renier tous nos principes que de ne pas nous y référer.

C'est ici que la question achève de se compliquer. Nous ne pouvons souhaiter un verdict hostile, mais un referendum favorable nous gênerait aussi, en ce sens qu'il ne réglerait rien de façon définitive, laissant ouvert un problème qu'à la longue nous savons ne pas pouvoir régler à notre avantage. Un abandon de territoire peut aussi apparaître, dans l'Union française, comme [p. 100] un dangereux précédent : il est cependant des circonstances où un grand État doit savoir s'y résoudre. L'Inde, qui avait accepté contractuellement l'idée du referendum, se sent moins pressée d'y recourir : d'autres sujets de préoccupation, autrement graves, retiennent son attention, car que sera l'avenir de l'Asie ? Vous rappelez-vous cette dépêche de M. de Norpois « Il est urgent d'attendre » ?

[p. 101]

SRI AUROBINDO

[Retour à la table des matières](#)

Pondichéry, le 10 décembre 1950.

Le grand penseur hindou Sri Aurobindo, successeur lointain des rishis védiques, est mort le 6 décembre à Pondichéry où il s'était fixé, en 1910, en compagnie de quatre disciples.

Par la suite, un ashram fameux se groupa autour de lui en 1925, bien qu'un an plus tard, ayant décidé de se retirer de toute participation directe à la vie de la communauté, il dû en confier le soin à une confidente directe de sa pensée, qu'on appelle « la Mère ».

Un ashram est, on le sait, une communauté groupée autour d'un instructeur, en vue de vivre un certain idéal spirituel : la chose est authentiquement et essentiellement indienne. L'ashram de Sri Aurobindo est donc dans la plus pure tradition du pays, encore qu'il s'en écarte par certains traits, bien intéressants, dont nous parlerons tout à l'heure. La renommée de son inspirateur n'est pas moindre en tant qu'écrivain et philosophe religieux qu'en tant que sage ayant [p. 102] réalisé cette libération des liens de la nature matérielle qui demeure l'idéal profond de la pensée hindoue. Sa mort est donc un événement national, international aussi du reste, car l'Occident avait aussi bien des raisons de s'intéresser à lui. L'Europe a parlé de lui à cette occasion et déjà, ici même, la légende s'empare de sa personne : son corps mortel ne serait pas, dit-on, sujet à la corruption...

J'ai connu beaucoup de disciples d'Aurobindo ; j'ai eu le privilège d'un entretien avec la Mère, une Française, avec le principal organisateur de l'ashram, et un autre Français : j'ai lu bien des pages du maître et me suis fait expliquer, à bien des reprises, l'esprit et le fonctionnement de la communauté qui vit comme un phalanstère, mais selon l'inspiration spirituelle de l'Inde. Je n'aurais cependant pas imaginé qu'un ashram pût être « ainsi, fixé dans une ville importante, pourvu de plusieurs des avantages matériels de l'Occident, soucieux de méditation sans

doute, mais non moins de réforme sociale et d'intelligent progrès technique. Cette combinaison, en apparence paradoxale, découle naturellement de la pensée du sage et du pont qu'il a essayé d'établir entre notre civilisation et la sienne.

Aux Indes, il faut faire une distinction entre la religion et la vie spirituelle personnelle de cha-[p. 103] cun. La religion, c'est un ensemble de croyances entraînant un ensemble de rites traditionnels, de superstitions, d'habitudes, qui en font, en fin de compte, un genre de vie. Ensuite, la vie spirituelle se libère de ces obligations pour retrouver, par le yoga, l'union avec la réalité suprême, l'essence de toutes choses. Il est souvent difficile à l'Européen de concevoir que la vie spirituelle puisse sortir de la religion ainsi comprise : le temple hindou, avec ses idoles, ses adorations qui nous paraissent strictement idolâtriques, sa révérence singulière de la vache, éventuellement ses sacrifices animaux, nous repousse, tout autant que nous attire la splendide spiritualité des sages. Il nous faut admettre que le passage de l'un à l'autre est possible et qu'une tradition religieuse plus que millénaire permet à tout Indien, même du peuple le plus rudimentaire, de s'élever à la notion épurée et libérée de l'esprit.

Selon cette tradition, la suite des réincarnations comporte un déterminisme implacable, suivant lequel tout acte doit porter ses fruits ; Brahma, l'essence suprême, ne nous apparaît que sous l'apparence, illusoire, de l'Univers, la seule cependant où nous puissions travailler et vivre ; mais, par la purification, par le renoncement total au moi, par les pratiques multiples du yoga, nous pouvons rentrer dans l'essence [p. 104] suprême. C'est une position négatrice du monde, contre laquelle militent, dans l'homme, les instincts les plus puissants de la vie. Les plus nobles aussi, ce qui explique que, très vite dans l'histoire de la pensée hindoue, se soit glissée une recherche éthique. Albert Schweitzer, dans son beau livre sur les penseurs religieux de l'Inde, écrivait, en chrétien et surtout en Occidental authentique : « L'éthique est l'alliée secrète de l'affirmation du monde. C'est un dangereux ennemi que Bouddha introduit dans l'enceinte fortifiée de la négation du monde. »

Nous rencontrons ici la pensée d'Aurobindo, qui, ne se contentant pas de la fuite hors du monde, encore qu'il l'ait personnellement pratiquée selon les modes traditionnels, veut une victoire plus complète que celle du renoncement, une victoire qui transforme intégralement notre nature par la descente en elle de l'esprit. Selon lui, selon la loi spirituelle de l'ashram, le but de notre existence est la réalisation, dans la vie matérielle, d'un idéal de perfection. Les cinq cents disciples du maître, à Pondichéry, conçoivent l'œuvre de l'ashram comme une éducation, portant sur les côtés matériels de l'existence, sur la technique des métiers, sur les progrès du contact social. Si l'inspiration est indienne, la réalisation, avouons-le, est occidentale. Car c'est bien de l'Occident que vient cette préoccupation [p. 105] d'amélioration humaine, avec cette coïncidence singulière que la Mère et le principal organisateur sont des Européens.

Voilà qui jette un jour bien intéressant sur la pensée hindoue depuis cent ans : elle cherche sa source dans la plus haute sagesse de l'Asie, mais on ne saurait prétendre que l'Europe ne l'ait pas influencée. Au contact des Anglais, les leaders hindous, dans la pensée comme dans la politique, se sont informés et instruits de l'Occident. Ils ont appris l'anglais, que plusieurs parlent parfaitement : Tagore, Aurobindo lui-même ont écrit en anglais et l'on peut même se demander si ce dernier n'a pas quelquefois pensé en anglais. Le maître de Pondichéry connaissait à fond nos littératures philosophiques, la pensée de Bergson notamment. Mais, s'agissant d'un contact surtout britannique, l'Inde a connu principalement l'Europe sous sa forme protestante, sous sa forme victorienne aussi. On retrouve chez ses plus hauts représentants les préoccupations essentielles de la pensée protestante libérale de la fin du siècle dernier : la recherche de l'esprit sous le symbole, l'interprétation libérale sous l'étroitesse littérale, la libération du dogme et du rite. L'Hindou, foncièrement moniste, se plaît à tout admettre, et même les contradictoires, sans en souffrir dans sa logique.

Je ne puis, cependant, m'empêcher de voir [p. 106] chez ces penseurs néo-hindous une influence occidentale, me disant que, s'ils nous ont apporté beaucoup, nous leur avons aussi donné beaucoup, et en particulier ce souci de la dignité, non seulement spirituelle, mais simplement humaine, qui est le fait dominant de notre civilisation.

Dans ces conditions, d'où vient le courant et où va-t-il ? On peut se poser la question. En ces matières, tout en nous inclinant devant la spiritualité hindoue, devons-nous vraiment avoir un complexe d'infériorité ?

[p. 107]

PAYSAGE ET ATMOSPHÈRE DE L'INDE DU SUD

[Retour à la table des matières](#)

De Madras, Trivandrum. Hyderabad,
le 16 décembre 1950.

Il y a une Inde du Sud, que certains disent être l'Inde authentique, formant une individualité géologique, climatique, ethnique et linguistique : elle se distingue du Nord, s'oppose même à lui par divers aspects ne rentrant pas intégralement dans son unité. Trois types principaux de paysages y apparaissent, liés à la formation géologique, à l'altitude, à l'orientation.

Essentiellement, l'Inde du Sud est faite du plateau primaire du Dekkan, en forme de triangle pointant vers le Sud et se terminant par le cap Comorin. Aux temps géologiques les plus anciens, cette partie Sud de la péninsule existait déjà, à titre de continent insulaire isolé de l'Asie, relié sans doute à l'Afrique, tandis que l'Himalaya – ce jeune homme, eût dit Victor Hugo – n'avait pas encore surgi.

On peut, en effet, dans les contours du Dek-[p. 108] kan, discerner des formes qui sont assurément d'in vraisemblable antiquité. Qu'on l'aborde du Gange ou bien des plaines côtières du Coromandel ou du Malabar, il se manifeste d'abord par des cônes rocheux, couverts de brousse tropicale, qui émergent du sol comme d'une mer. La terre paraît si mince qu'on la voit de toutes parts percée par le rocher. La pierre est roussâtre, sombre, violacée, semblable à celle du Matto Grosso brésilien, à celle aussi de notre Plateau Central. Puis, à l'horizon, se dresse la paroi des montagnes qui soutiennent le plateau, et celui-ci, de couleur fauve, tout sec, est parsemé de piles de pierres rondes qui semblent des piles de boulets d'autrefois. Même à Hyderabad, ces rocs granitiques, gris ou violets, surgissent de toutes parts entre les maisons. La formation géologique commande le paysage.

La côte du Bengale est, à cette époque de l'année – celle de la mousson du Nord-Est – bordée d'une mer houleuse et inhospitalière, impressionnante par son immensité et le vide de ses horizons. La pluie ne tombe guère, mais les champs deviennent charmants dès qu'il y a de l'eau. Tout village, en effet, comporte son

champ de riz alimenté par son étang de réserve. Dans les parties basses, sur un fond de cocotiers, ces champs sont d'une exquise fraîcheur, comme nos blés au printemps, et l'on a presque l'impression [p. 109] qu'il s'agit d'une surface liquide que font frémir les moindres souffles. Quand se fait le repiquage, les travailleurs semblent se compter par centaines, penchés vers la terre : femmes drapées de saris éclatants (rouges, jaunes ou verts), hommes entièrement nus se détachant dans l'air en brun chocolat (chocolat à l'eau plutôt qu'au lait). On dirait une image égyptienne.

La côte de Coromandel est tout autre. Jusqu'alors, c'était tropical, surtropical même, mais maintenant c'est équatorial. La mer se mêle partout à la terre, la pénétrant, l'imbibant, se continuant par des lagunes, jusqu'à ce qu'elle rencontre l'eau de la montagne, conservée dans des étangs profonds. Les champs de riz, immenses, sont encadrés de forêts de cocotiers, de plantations de bananiers, de cultures de manioc, de bouquets de bambous.

Dans cet ancien domaine du maharajah de Travancore, de charmantes maisons blanches, aux toits de vieille tuile violacée se relevant aux extrémités à la façon chinoise, font penser à l'Extrême-Orient, de même aussi ces barques en forme de jonques recouvertes d'une sorte de toiture de chaume, dominée d'une voile carrée. On ne se sent plus trop sur le continent, mais déjà dans « les îles », car c'est un monde colonial du dix-huitième qu'évoque ce paysage : on pense aux côtes équatoriales du Brésil, aux Antilles, [p. 110] aux archipels heureux du Pacifique. Pourtant, l'apparition d'un éléphant au tournant d'un village, le site de quelque petit temple chargé d'images de dieux locaux rappellent qu'on est quand même aux Indes.

Déjà cette Inde de l'Extrême-Sud regarde vers le dehors, vers l'Océan. Le site du cap Comorin, pointe méridionale ultime du continent, répond, pour les Indiens eux-mêmes, à l'émotion que provoque l'arrêt subit de la terre devant la mer : c'est pour eux un lieu sacré.

L'armature montagneuse du Dekkan s'abaisse subitement quelques kilomètres avant le cap, ne laissant émerger qu'une plaine de plus en plus effilée, remplie de rizières et de cocotiers, au travers desquels émergent encore de gros rochers granitiques aux formes usées, faisant penser aux échines de monstres enlisés. À la pointe dernière, l'un de ces rochers, gris ou violacé, marque la fin de la terre, à l'endroit symbolique où deux mers, celles du Bengale et d'Oman, viennent se joindre. Ce n'est pas encore cependant tout à fait la fin, car, à quelques mètres dans les eaux émerge quelque chose comme le dos d'un rhinocéros plongé dans les vagues. C'est bien alors *finis terrae*. La mer large est bien celle d'un océan, houleuse vers l'Est à cause de la mousson du Nord-Est encore sensible, plus calme à l'occident. De part et d'autre ces eaux, non pas bleues, mais [p. 111] vertes et puissantes, évoquent dans toute sa majesté la grandeur de l'océan. Entre le dernier rocher continental et l'îlot de granit qui le prolonge, la mer insinue son ressac : c'est là que les Hindous viennent prendre un bain dont la valeur est sacrée.

Ensuite, vers le Sud, jusqu'à Madagascar, il n'y a plus rien, c'est bien la fin d'un monde.

Ce ne sont pas seulement les paysages qui distinguent l'Inde du Sud. Cette Inde dravidienne diffère ethniquement de l'Inde du Nord. Les races, les langues n'y sont plus aryennes, l'Aryen y apparaissant même comme un étranger et un conquérant. La population dravidienne, encore que composite, a conscience d'être la population la plus authentiquement autochtone de la Péninsule. Ajoutons qu'il y a beaucoup de Chrétiens, – ils sont jusqu'à 30 pour 100 dans le Travancore, – non pas de conversion récente, mais remontant souvent au temps des Portugais et même, légendairement, plus loin encore. Superposée, en quelque sorte, se trouve une caste de Brahmes, de teint plus clair, descendants peut-être d'anciens envahisseurs et se prévalant de cette origine pour maintenir leurs distances. Il s'agit du reste, non d'une classe exploitante, mais d'une caste imbue de sa supériorité : plus clair de peau, plus lettré, versé dans la tradition sanscrite, le Brahme se réclame d'un privilège [p. 112] de naissance, de telle sorte qu'une espèce de démagogie antibrahmane s'est développée, susceptible même de se muer en mouvement antireligieux, dès l'instant que le Brahme fonde sa supériorité sur la religion.

Le Sud ressent en outre avec impatience la centralisation fédérale s'exprimant dans l'administration de Delhi, dans les efforts faits pour implanter l'hindi comme langue nationale. L'hindi n'est pour le Sud qu'une langue étrangère, aussi étrangère que l'anglais. Quand le sardar Patel vint à Madras, des cris « *Speak English!* » interrompirent son discours commencé en hindi. Il faut se garder d'exagérer ces différences, qui ne menacent pas, du moins pour l'instant, l'unité politique indienne. Toutefois le Sud est conscient de sa personnalité propre, de sa valeur aussi, qui est réelle : dans une Inde en état de crise, il faudrait tenir compte de cette circonstance.

Nous disons l'Inde, mais, en somme, il y a plusieurs Indes.

[p. 113]

L'INDE SANS LES ANGLAIS

[Retour à la table des matières](#)

Bombay, le 17 décembre 1950.

L'Angleterre a joué aux Indes la carte du départ. Elle a délibérément démissionné, mais dans la pensée que c'était pour elle le meilleur moyen de garder le maximum de ce qui pouvait être gardé.

Dans la mesure où on peut le faire, après tout au plus trois années d'expérience, il est intéressant de se demander dans quelle proportion cette politique, cette grande politique, disons-le, à réussi ? Dans quelle proportion aussi elle peut nous servir de leçon ?

La première impression du voyageur c'est que, exception faite pour Bombay, Calcutta et Madras, on ne voit presque plus d'Anglais. Les *civil servants* britanniques, qui avaient gouverné et administré le pays depuis plus de cent ans, ont disparu de la haute administration. Il n'en reste que quelques-uns, à titre d'experts techniques, il est vrai dans des positions-clés où ils peuvent exercer une grande influence, mais, cela dit, [p. 114] l'exode a été total. Dans telles villes, comme Allahabad, où il y avait antérieurement une importante garnison anglaise et un corps complet d'autorités civiles ou judiciaires issues de la métropole, il n'y a plus aujourd'hui qu'une demi-douzaine de Britanniques. C'est une présence qui a cessé d'exister. Loti trouverait maintenant cette « Inde sans les Anglais » qu'il avait souhaité voir.

Voilà ce que l'Angleterre a perdu. Voyons ce qu'elle a conservé et disons tout de suite que c'est beaucoup, sous réserve que ce n'est pas nécessairement pour toujours ni même pour longtemps.

S'il n'y a presque plus d'Anglais dans la haute administration, c'est cependant l'Angleterre qui a formé le premier corps d'administrateurs dirigeants indiens, l'*Anglo-Indian Civil Service*, qui a présentement charge de faire marcher les affaires de l'État.

De ce fait, l'esprit de cette haute administration est anglais. Nombre de ses membres, éduqués à Oxford, à Cambridge, à Londres, parlent anglais parfaitement (quelquefois même avec l'accent d'Oxford), sont rompus aux méthodes britanniques, font montre même d'une sorte de snobisme insulaire. Ils ont, du reste, conservé parmi eux quelques rares membres de l'ancien personnel anglais, le contrôleur des importa-[p. 115] tions, par exemple : l'Angleterre en tire indirectement un bénéfice certain. Elle tire avantage également du fait que ses méthodes de travail, sa monnaie, ses mesures continuent d'avoir cours. Les propositions des entreprises étrangères doivent être présentées en livres sterling, en yards, en pouces, d'où un handicap pour tout ce qui n'est pas anglo-saxon.

Le fait, notamment, que l'Inde appartient au groupe sterling est ainsi d'une importance fondamentale, dès l'instant que l'Inde est portée à acheter en sterling plutôt qu'en dollars : il y a là, pour l'Angleterre, une sorte de prime à l'exportation dont elle tire le plus grand avantage. Quand on voyage, on se rend compte en effet que la *sterling zone* n'est pas tant une conception monétaire qu'une conception de relations commerciales.

Le régime britannique avait anglicisé l'Inde à un degré dont nous nous rendons mal compte : l'Inde regardait vers Londres et, pratiquement, nulle part ailleurs. Actuellement encore, on nous connaît fort peu : plusieurs professeurs m'ont demandé si je faisais mes cours, à Paris, en anglais ? Eux-mêmes professent en anglais et trouvent la chose toute naturelle. L'anglais est en fait, pour eux, la langue de la culture. Sans doute est-il inscrit dans la Constitution que l'hindi devra devenir la langue officielle dans un délai [p. 116] de quinze ans, mais je n'ai pas trouvé les intéressés impatientés de voir arriver ce terme. Il est probable, dans ces conditions, que l'anglais restera longtemps, aux Indes, la langue des affaires, de la culture et de l'administration. C'est, du reste, celle dans laquelle les gens ont le plus de chance de se comprendre mutuellement.

Des penseurs comme Tagore et Aurobindo écrivaient en anglais ; je ne sais même pas s'ils ne pensaient parfois dans cette langue. Il s'ensuit tout un ensemble de mœurs et d'habitudes qui prolongent en fait la présence britannique : dans le domaine des sports, par exemple, le cricket, ce jeu insulaire par excellence, est universellement pratiqué par les Indiens on voit partout des jeunes, armés de *bats*, défendant leurs *wickets*, faisant des *runs* et s'exerçant aux *catches*. Je ne sais si l'Angleterre en profite dans ses intérêts, mais c'est fort possible.

De ce fait, l'Angleterre, si elle est partie, est « bien » partie. Elle est populaire parce qu'on lui veut du bien d'avoir disparu politiquement et de l'avoir fait franchement, sans regarder en arrière. Il a donc été possible aux Anglais de rester, quand ils le voulaient, dans les affaires privées : on estime aujourd'hui qu'il y a plus d'Anglais, industriels ou commerçants, qu'avant l'indépendance. S'ils ne sont pas toujours majoritaires dans les entreprises où ils sont intéres-[p. 117] sés, ils y exercent une grande influence et ils y maintiennent largement leurs méthodes et leurs traditions. Le marché indien leur est, dans ces conditions, ouvert par

préférence. L'ancienne méfiance à leur égard s'est transposée en méfiance à l'égard des Américains, que l'on affecte de considérer comme les impérialistes du jour.

La position politique britannique est donc satisfaisante et le coup de maître est d'avoir réussi à maintenir Pakistan et Inde dans le Commonwealth. L'Inde, selon les règles du système, demeure entièrement maîtresse de sa politique extérieure, mais le fait que tous les membres de cette communauté se réunissent périodiquement pour discuter en commun leur attitude internationale est d'immense portée.

On peut conclure que l'Angleterre a fait une retraite en bon ordre sur des positions soigneusement préparées à l'avance et que, en conséquence, elle a sauvé tout son personnel et tout son matériel, conservant encore un avantage stratégique évident.

Le tout est de savoir si c'est pour longtemps ? Se formera-t-il dans l'avenir un personnel anglo-indien, imbu des méthodes, des traditions, des préjugés britanniques ? Le dialogue anglo-indien d'hier ne se muera-t-il pas en conversations internationales diminuant, malgré tout, le privilège ancien ? Le sentiment anti-occidental, mal-[p. 118] gré tout profond, ne l'emportera-t-il pas sur la solidarité du Commonwealth ? Autant de problèmes virtuellement posés dès aujourd'hui, encore que ce ne soit peut-être pas pour demain. Mais le sage regarde-t-il si loin ? D'ici là, le roi, l'âne ou moi, nous mourrons.

[p. 119]

LA PSYCHOLOGIE DE L'INDIEN DANS LES AFFAIRES

[Retour à la table des matières](#)

Bombay, le 18 décembre 1950.

Dans les affaires, l'Indien se distingue à la fois de l'Occidental et du Chinois, mais il se classe avec le groupe des peuples essentiellement commerçants de la Méditerranée orientale et de l'Asie occidentale : Grecs, Syriens, Arméniens, Arabes.

Visitant, il y a deux ans, l'Afrique, notamment sur la côte de l'océan Indien, j'avais eu très nettement l'impression qu'à une certaine zone géographique correspondait une certaine conception de la production et de l'échange. Le voyage que je viens de faire aux Indes confirme tout à fait cette impression.

Si l'Inde veut réussir à nourrir une population dont la croissance est manifestement excessive, il ne suffit pas qu'elle développe son agriculture : il faut, encore qu'elle s'industrialise. Trouvera-t-elle, par ses propres moyens, les compétences et les capitaux nécessaires ? Ceci revient à se demander si l'Indien est doué pour l'industrie et si, ayant de l'argent disponible, il [p. 120] est disposé à l'employer en investissements industriels.

L'Inde, qui possède une importante industrie, fort diversifiée, prouve manifestement chaque jour qu'elle est capable de la gérer. Les groupes financiers et industriels des Tata, des Birla, des Dalmia sont puissamment organisés et certainement efficaces. Les Tata sont des Parsis, les Birla des Marwaris, c'est-à-dire que, de part et d'autre, il s'agit de minorités, plus ou moins locales, issues soit de Bombay, soit de l'Inde du Nord-Ouest, de sorte que les qualités s'exprimant ainsi ne sont peut-être pas le fait de tous les Indiens. Ceux-ci, en somme, ne réussissent pas indifféremment dans toutes les productions. S'il s'agit de petites ou moyennes industries, ne comportant pas de travail technique difficile ni la nécessité d'une organisation administrative complexe, l'industriel indien réussit éventuellement très bien, aussi bien que l'européen : il a ses propres procédés,

souvent semi-familiaux, une grande souplesse, une habileté pleine de ressources dans les négociations journalières. S'il s'agit des relations avec la main-d'œuvre, il est plus dur que l'Occidental, car l'Asiatique, ce mystique, n'a pas le sens de la charité chrétienne ; il peut, du reste, par rapport à l'opinion, pressurer davantage l'employé sans soulever pour cela de protestations locales.

[p. 121] S'il s'agit, en revanche, de grandes industries de type occidental, exception faite pour les quelques grandes entreprises mentionnées ci-dessus, les défauts de l'Indien apparaissent aussitôt. Non qu'il ne soit incapable de s'en tirer, mais certains traits de sa psychologie dominant la conception qu'il se fait de l'industrie. D'un mot l'on peut dire que, même industriel, il se comporte surtout en commerçant, voire en spéculateur. Dans la gestion d'une entreprise, ce qui l'intéresse surtout, ce qui même le passionne, c'est l'achat et la revente éventuelle des matières premières, avec une arrière-pensée de spéculation. S'il acquiert un outillage, il sera soucieux surtout de faire une bonne affaire, même si l'équipement acheté est moins bon. Qu'il ait sous ses ordres d'excellents ingénieurs, des employés de bureau (notamment des Bengalis) compétents, c'est possible : il se comporte cependant moins en administrateur qu'en commerçant. Son génie est l'échange et, dès qu'il s'agit d'échange, il témoigne d'une fertilité de ressources, d'imagination, d'intrigue contre laquelle l'Occident ne peut pas lutter.

Le prix dont il paie cet avantage c'est que, étant pressé de faire un gain immédiat, il ne résiste pas à la tentation de le réaliser, même au risque de mécontenter un client. Il envisage chaque affaire en elle-même et non pas comme [p. 122] la préparation d'affaires ultérieures. Il n'aime pas les investissements à long terme : soit par méfiance, soit pour avoir toujours sous la main une masse de manœuvre, il veut revoir souvent son argent, sous forme liquide. Les longs espoirs et les vastes pensées ne sont pas son affaire.

Sa conception du crédit en souffre, car il est tenté d'ergoter, de discuter, de se défiler, et c'est par là que, voisin du Levantin, il se différencie du Chinois, qui, lui, possède une haute idée du crédit.

Ces circonstances font que la richesse, qui est réelle, éventuellement considérable, hésite à s'investir dans des affaires comportant une importante immobilisation de capitaux. L'Indien préférera les placements commerciaux, les spéculations susceptibles d'un dénouement rapide, ou même l'achat d'or, de métaux précieux ou de bijoux, ce qui répond, dans le pays, à une tradition dix ou vingt fois séculaire. Il faut dire aussi que, aux Indes comme partout, l'argent gagné au marché noir hésite à se produire au grand jour : le coffre-fort, la cachette ou l'objet d'art lui conviennent mieux. Puis, en dépit des déclarations rassurantes de quelques grands chefs politiques, on se méfie de nationalisations possibles, de mesures fiscales nouvelles.

Si, cependant, l'on prend des intérêts dans une industrie, ce ne sera pas nécessairement en la [p. 123] créant soi-même, mais plutôt en rachetant des entreprises existantes, antérieurement possédées par des étrangers. Nombre de

filatures de jute, fondées par des Écossais, passent en ce moment entre des mains indiennes. L'ancien propriétaire, devenu minoritaire, demeure cependant souvent dans l'affaire, qu'il continue de gérer : l'affaire, et c'est aussi l'avis de l'acquéreur, se trouve ainsi mieux administrée. L'Indien joue alors le rôle d'associé, d'intermédiaire auprès du gouvernement, qu'il est susceptible, par ses propres moyens, de se rendre favorable. L'Amérique du Sud offre couramment de semblables combinaisons.

Ce qui manque le plus, en somme, c'est le sens de la grande administration. Il y a de la technique, quoique la haute technique fasse éventuellement défaut, il y a de la compétence financière, il y a de l'intelligence, il y a de l'habileté, mais l'organisation rationnelle patiente, le sens de la valeur du temps, la capacité de se défendre contre la faveur et le népotisme, c'est cela qui manque. La main-d'œuvre est nombreuse et elle est, ou était, bon marché, mais elle demeure dans l'ensemble peu efficace parce qu'elle est instable, sous-alimentée, généralement inférieure au niveau du qualifié ; le personnel de bureau n'est pas mauvais. Ce qui est insuffisant, c'est le collaborateur moyen, capable non seulement [p. 124] d'exécuter un ordre, mais de l'interpréter, au besoin de l'adapter à des circonstances imprévues. Le chef, aux Indes, est obligé de faire lui même une foule de choses que l'Européen laisserait à ses subordonnés.

On aboutit ainsi à un contraste de civilisations. L'Occidental a passé depuis longtemps de l'âge de l'outil à celui de la machine, puis récemment à celui de l'administration. L'Inde, par ses élites, est arrivée à l'âge de la machine, mais par la masse de ses travailleurs elle en est toujours à l'artisanat et seuls un petit nombre de ses dirigeants, comme par exemple les Parsis, sont au niveau de l'âge administratif.

L'efficacité d'une civilisation ne se mesure pas par la qualité de ses têtes, mais par son niveau moyen et surtout par la qualité de ses sous-officiers. C'est cet étage intermédiaire qui, aux Indes, est surtout déficient. Au siècle de la machine, le génie commercial ne peut pas remplacer à lui seul la capacité administrative, devenue la première nécessité de notre temps.

[p. 125]

LE DANGER DE FAMINE

[Retour à la table des matières](#)

Bombay, le 19 décembre 1950.

La France a été sous-alimentée pendant quatre ans et nous commençons à en éprouver l'effet. L'Inde est chroniquement sous-alimentée depuis des générations : c'est chose que nous oublions quand nous parlons d'elle et qu'il faut considérer comme fondamentale dans son économie et dans son comportement. L'Asie, dans son ensemble, est dans le même cas, moins par pauvreté du sol que par excès de peuplement ; puis aussi parce que le climat ne permet jamais de compter sur la pluie : si elle ne vient pas, c'est toute la région frappée de sécheresse qui risque de subir la famine. La grosse différence entre le continent asiatique et les autres continents doit sans doute être cherchée là : en Amérique, faible densité de population ; en Europe, densité comparable à celle de l'Asie, mais possibilités industrielles et agricoles permettant de nourrir des masses imposantes. Les foules d'Asie sont perpétuellement sous-alimentées et menacées de famine.

[p. 126] Le cas de l'Inde est particulier et peut-être le plus tragique, car la situation, loin de s'améliorer, va actuellement en s'aggravant. Ne parlons que de l'India, en exceptant le Pakistan. L'Inde a 350 millions d'habitants, avec une natalité de 27 p. 1000 en 1949 et une mortalité de 16 p. 1000. Les deux tiers de la population vivent de l'agriculture et dépendent, en somme, de la récolte en riz et en blé. Le pays ne se nourrit pas de sa propre production alimentaire : il dépend, dans la proportion du dixième environ, de ses importations. Quand l'Empire anglais de l'Inde comportait le Pakistan et la Birmanie, le blé pakistanais et le riz birman étaient à sa disposition. Aujourd'hui, l'Inde est brouillée avec le Pakistan, tandis que l'anarchie birmane empêche l'exportation du riz. Il s'ensuit que l'Inde d'hier était à peu près en équilibre alimentaire, mais que l'India d'aujourd'hui est déficitaire. Sans doute peut-elle importer, mais il faut pour cela que sa balance des comptes lui permette de le faire et qu'elle dispose d'exportations pour payer ses achats au dehors.

Nous avons jusqu'ici raisonné comme nous le ferions pour n'importe quel pays, mais l'Inde ne ressemble à aucun autre pays. Diverses circonstances qui lui sont propres l'empêchent de résoudre sa crise alimentaire.

Soulignons d'abord que la population ne cesse [p. 127] de s'accroître : elle augmente en moyenne de 3 millions et demi par an, ce qui signifie que l'Inde a 35 millions d'habitants de plus qu'il y a dix ans. La natalité est forte, mais pas exceptionnellement telle. Le fait nouveau, par rapport au passé du siècle dernier, c'est que les progrès de l'hygiène, dus notamment au régime anglais, ont prolongé la durée de la vie humaine. Peut-être naît-on un peu moins, mais on vit plus longtemps. Il faudrait donc qu'à cette masse humaine en accroissement corresponde une production agricole ou industrielle accrue. Le programme est réalisable, mais il demande des capitaux, de longs efforts et, probablement, bien des années. Ajoutons que la psychologie indienne ne favorise pas et même contredit manifestement sa réalisation.

C'est ici, ici seulement, que nous entrons dans le vif du sujet. L'Inde n'a pas que sa population humaine à nourrir : il lui faut nourrir également une immense population animale, dont elle ne tire qu'un minime profit, parfois même aucun profit. Le cheptel est énorme : 140 millions de bœufs, 50 millions de chevaux, 40 millions de buffles, 44 millions de moutons. On est frappé, quand on circule dans le pays, de rencontrer partout des troupeaux errant dans les champs, dans les villages, sur les routes. Mais ces troupeaux restent largement inutilisés, avec un ren-[p. 128] dement ridicule. Les vaches ne donnent que peu de lait et, comme on sait, la religion interdit de les tuer ; de sorte que, dans ces troupeaux, figurent nombre de vieux animaux dont on ne fait rien. Ajoutons que l'Inde possède 50 millions de singes, qu'on ne nourrit peut-être pas, mais qui se nourrissent, eux, et assez bien, car ils sont, par nature, ingénieux et indiscrets.

Le respect de la vie animale est si grand que la lutte contre les insectes ou les pestes diverses en est rendue difficile, parfois impossible. Pendant mon séjour, les journaux signalaient que la destruction des sauterelles se heurtait à la mauvaise volonté de nombreux villages où les gens, bien au contraire, nourrissent les sauterelles, les épargnent, leur facilitent l'existence.

Nous sommes portés à rire de ce que nous appelons des superstitions, mais il faut se rendre compte que ces croyances relatives aux animaux sont très sérieuses en raison de la foi commune aux réincarnations. Si, paraphrasant un appel historique fameux, l'on disait, à propos de l'Inde : « Périssent la nation plutôt qu'une vache ! » on ne dirait rien de particulièrement scandaleux ou paradoxal, et c'est à peu près le langage que tient, en ce moment même, le nouveau président du *Congress Party*, respectueux de la tradition et des règles héritées d'un immémorial passé.

L'Inde se trouve, dans ces conditions, en pré-[p. 129] sence d'un péril qui ne manque pas d'effrayer ceux qui pensent à l'avenir. Si la natalité se maintient, et il ne semble pas qu'elle doive décliner, ce sont, d'ici dix ans, des millions de

bouches supplémentaires à nourrir. Avec quoi ? L'hygiène fait encore des progrès, ce qui signifie que la vie humaine tend à se prolonger. Les famines virulentes, que l'absence de transports rendait plus visibles et plus spectaculaires, ont peu à peu disparu, mais elles sont remplacées par une sous-alimentation larvée, qui semble s'aggraver depuis quelques années. Des millions de gens, quand la récolte manque ou reste incomplète, ne mangent pas à leur faim.

La nature a un mécanisme d'équilibre qui est implacable et contre lequel toutes les économies dirigées du monde viennent en vain se heurter. Comment risque-t-il de jouer en l'espèce ? Même si la famine ne prend pas de proportions spectaculaires, la sous-alimentation diminuera la résistance aux privations et aux maladies, de sorte que le taux de mortalité remontera, tandis que le rendement du travail s'abaissera. Je ne sais pas s'il naîtra moins d'enfants, mais ils survivront moins et plus d'adultes mourront.

Ce problème est celui de l'Inde, il est aussi celui de l'Asie et, dans une certaine mesure, il est même celui de l'humanité tout entière, dont l'effectif est en train de s'exagérer dangereusement.

[p. 130]

GOA

[Retour à la table des matières](#)

Panjim (Goa), le 25 décembre 1950.

Sur l'itinéraire fameux de Vasco de Gama, j'avais déjà visité l'église de Belem, à Lisbonne, où reposent ses restes, et le cap de Bonne-Espérance, qu'il avait surnommé : Espoir des Indes. Il me restait à connaître le point d'aboutissement de cet héroïque périple. Vasco atteignit l'Inde à Calicut, où je n'ai pu aller. Du moins ai-je vu Goa, où il fut gouverneur.

Les explorateurs portugais, quand ils contournaient l'Afrique, allaient de cap en cap, d'estuaire en estuaire. L'embouchure des deux rivières indiennes qui se jettent à Panjim et à Mormugaô, port de Margaô, ne pouvait manquer de frapper des navigateurs : une côte tropicale avenante, aisément pénétrable, avec à l'horizon les contreforts abrupts du Dekkan. C'est là qu'Albuquerque, dès les débuts de la conquête, construisit Goa. Il n'y a plus aujourd'hui de cette ville que trois églises portugaises splendides, de style classique, isolées au milieu [p. 131] de la forêt : elles sont parfaitement entretenues et le service religieux s'y célèbre toujours, mais de l'ancien Goa (*Velha Goa*) il ne reste rien : pour fuir la malaria qui sévissait, la capitale a été transférée à quelque dix kilomètres en aval et c'est à Panjim que se trouve aujourd'hui le siège du gouvernement.

Ce territoire portugais doit être grand comme un de nos départements. Adossé à une région montagneuse et sauvage, il se présente, quand on le traverse en automobile, comme une immense forêt de cocotiers, abritant les villages un peu comme dans nos Landes les pins entourent les villas ; dans les clairières sont des champs de riz d'un vert tendre. Parfois un temple hindou avec son bassin sacré, mais plus souvent une église portugaise blanchie à la chaux avec quelque chemin de croix. N'étaient les saris éclatants des femmes et les vaches nonchalantes, on ne se croirait pas aux Indes.

Dans les villes, les maisons sont multicolores, comme à Lisbonne ou à Rio, bleu-lessive avec des volets bruns, roses ou rouges, ou encore d'un vert-pistache. Les toits sont de tuile mauve comme dans le Travancore et aussi comme dans quelques-unes de nos plus vieilles provinces françaises.

Où donc est-on ? Est-ce aux Indes ? Sans doute, et ce pays fait indiscutablement partie de la [p. 132] côte de Malabar, dont il a le climat et les couleurs. Mais l'atmosphère est à la fois chrétienne et portugaise, ce qui crée une ambiance particulière. Dans le Travancore il y a environ un tiers de chrétiens, ici une moitié, presque exclusivement des catholiques, non pas des convertis récents mais une population ayant déjà plus de quatre siècles de christianisme. Sans doute l'hindouisme compte-t-il aux Indes non pas des siècles mais des dizaines de siècles ; en dépit de cette différence dans l'ancienneté, le christianisme de Goa fait figure d'autochtone : ce n'est pas un étranger, il est chez lui, enraciné et national, faisant du reste bon ménage avec les autres religions. Le prêtre hindou est toujours peu visible et l'on ne s'étonne pas de rencontrer beaucoup de soutanes, qui sont blanches ici sous le ciel du Tropique.

L'impression d'être aux Indes s'atténue donc pour se muer en impression tropicale, je dirais coloniale s'il s'agissait vraiment d'une colonie, mais Goa n'est pas tout à fait une colonie, c'est un pays indo-portugais, si marqué par la personnalité de ses fondateurs qu'il n'est pas profondément différent du Brésil, de l'Angola ou du Mozambique. Si l'on regarde les hommes qui circulent dans ce perpétuel jardin, la même impression s'accentue encore : entre Indiens et Portugais le mélange ethnique s'est fait de façon [p. 133] si complète qu'on ne sait pas exactement en face de qui on se trouve ; entre le Portugais le plus portugais et l'Indien le plus indien se rencontrent tous les types intermédiaires, avec toutes les nuances possibles du brun sombre au blanc basané, sans qu'il soit possible de savoir quand on passe la frontière de l'un à l'autre. Il n'y a du reste presque pas de Portugais du Portugal, seulement quelques hauts fonctionnaires ou militaires ; tout le monde ici est goanais, mais les Goanais ne se sentent pas vraiment différents des métropolitains et, même quand ils sont Hindous, ils ne se sentent pas Indiens.

La politique coloniale portugaise a donc réalisé une œuvre singulièrement originale, qui reproduit du reste ce qu'elle a fait au Brésil, en Afrique ou sur les routes de l'Extrême-Orient. La famille goanaise est une famille qui est loin d'être riche, mais c'est une famille, on pourrait dire une famille ethnique, en dépit de sa double origine. Partout où flotte le drapeau portugais règne cette chose extraordinaire, paradoxale, la paix ethnique : il n'y a pas de race supérieure ou de race inférieure, il n'y a, de part et d'autre, ni complexe d'infériorité ni complexe de supériorité, la couleur ne disqualifie pas. Il en résulte une atmosphère de détente qu'on ne trouve nulle part ailleurs dans le monde et qu'on ressent d'autant plus à Goa, venant des Indes, que l'Indien, [p. 134] même devenu indépendant, se souvient toujours de trop récentes humiliations liées à la couleur de la peau.

Nous savons bien le prix dont se paie semblable résultat et que l'on ne saurait le recommander à tous, car ainsi les frontières de la race deviennent indistinctes, mais il convient de classer le Portugal parmi les grands pays colonisateurs. Il y a bien longtemps que l'Empire portugais du XVI^e siècle, qui dominait l'océan Indien, a perdu son ancienne puissance et cependant ce petit pays de Goa survit,

tel quel, ne se plaignant pas de son régime, fier d'être portugais, conservant je ne sais quelle touche lointaine de latinité.

J'ai fait à Panjim, en français, une conférence que cent cinquante personnes me paraissaient avoir parfaitement suivie. Le président de l'Institut Vasco de Gama m'introduisit en ces termes, dans un français que, si loin, je n'entendais pas sans émotion : « Je salue l'ami français du Portugal, qui a su, en censeur impartial, s'apercevoir comment la culture portugaise, égalitaire et assimilatrice, a fait table rase de tous les préjugés et de toutes les dissensions ethniques, religieuses et sociales pour élever les peuples des colonies au rang de citoyens, unis par un lien commun, à tous également cher, le drapeau du Portugal. C'est ici, à Goa et dans l'Inde portugaise en général, que vous verrez, plus qu'ailleurs, les résultats [p. 135] de cette culture assimilatrice, chrétienne, latine et occidentale. Si vous avez l'occasion de visiter nos villages, vous verrez, et dans nos maisons et dans nos coutumes, un coin de l'Europe latine incrusté dans la vaste péninsule indienne. Ici, chez nous, pas de sujets, pas de peuplades marquées avec le sceau d'infériorité : ce sont des principes jaillissant de la doctrine chrétienne, les seuls qui conduisent à la grandeur des nations colonisatrices. »

L'orateur n'était pas un Européen, mais un Goanais, et je dois dire que ses paroles ne détonnaient point : elles correspondaient à une parfaite réalité. Ajouterai-je que, dans cette éloquence, ou l'Anglo-Saxon aurait cru voir quelque enflure, transparaisait cette flamme, cette espèce de passion qu'on rencontre aussi dans l'Amérique du Sud et qu'on pourrait appeler l'élan latin, peu efficace économiquement je l'admets, mais relevant d'une vitalité particulière. Un Anglais ou un Américain sourirait sans doute de ce commentaire, mais ceux qui connaissent Mexico ou Rio me comprendront.

Nous avons analysé, dans un précédent article, la complexité du problème qui se pose à Pondichéry. Je me garderai, en ce qui concerne Goa, de donner un avis, qui serait déplacé de ma part. Je constate seulement que le gouvernement portugais s'est refusé à reconnaître qu'il puisse [p. 136] y avoir un problème goanais. Que Goa soit de l'Inde, cela ne se discute pas, mais, selon Lisbonne et aussi selon Goa, il s'agit d'une Inde portugaise et moins d'une colonie que d'un pays de type spécial. Si spécial, en effet, qu'il faut aller le voir pour le croire. Le 24 décembre, à Panjim, j'ai assisté à la messe de minuit, dans une atmosphère si chrétienne qu'on ne se fût pas cru aux Indes.

[p. 137]

BOMBAY

[Retour à la table des matières](#)

Bombay, le 27 décembre 1950.

Débarquant à Karachi, j'avais eu l'impression de n'être pas encore arrivé aux Indes : il me semble, ici, en être déjà un peu sorti.

« Littérature », dira-t-on, et peut-être est-ce un peu vrai. Ne savons-nous pas que, dans les ports et dans les gares, l'imagination devance le voyage, qu'il y a déjà quelque chose de la Méditerranée sur le quai d'embarquement de la gare de Lyon et je ne sais quelle odeur de brouillard londonien à la gare du Nord ? Si Marseille est la Porte de l'Orient, Bombay n'est guère moins, aux Indes, la Porte de l'Occident.

Il n'est pas tout à fait faux de dire qu'on a déjà quitté le continent, car la ville est bâtie sur un îlot étroit, orienté du Nord au Sud, de trois à cinq kilomètres de large sur une quinzaine de long. C'étaient même autrefois sept îlots distincts, que réunissent aujourd'hui des alluvions ou des chaussées artificielles. Toutefois ce port, qui est une tête de pont des relations indiennes avec [p. 138] l'Occident, regarde, topographiquement sinon commercialement, vers le continent dès l'instant qu'il donne sur une large baie, protégée du large, au-delà de laquelle on voit au loin les contreforts montagneux du Dekkan. C'est à peu près la situation de San-Francisco. Sur l'Océan, en revanche, donnent de splendides boulevards maritimes, ainsi que le quartier résidentiel de Malabar Hill, plein de luxueuses villas et de beaux jardins.

La ville est indienne, sans doute, mais elle n'est pas pleinement telle. On peut dire d'abord qu'elle est anglo-indienne, après avoir été portugaise, puis qu'elle contient d'importantes minorités ethniques ou religieuses : sur trois millions et demi d'habitants, près d'un million de Musulmans, 60 000 Parsis, de nombreux réfugiés sikhs, des Goanais. Si la masse est hindoue, l'atmosphère est indéniablement moins indienne qu'à Calcutta, avec je ne sais quoi qui l'apparente à celle d'une grande cité du Proche-Orient, le Caire par exemple.

L'Inde s'exprime par ce qui fait sa caractéristique la plus essentielle, l'étonnante densité de ses foules. L'impression n'est peut-être pas aussi accablante qu'à Calcutta, mais on ne peut s'empêcher d'être halluciné par ce flot incessant d'humanité brune, vêtue de blanc, qui, perpétuellement, s'écoule dans les rues, par ces in-[p. 139] nombrables corps de dormeurs, couchés sur les trottoirs, qui semblent des morts enveloppés dans leur linceul. Tout cela serait sinistre si le ciel n'était bleu, si les costumes ne se relevaient de couleurs vives, de turbans rouges, de lévites roses ou vertes, de saris multicolores.

L'architecture ne dépare pas l'unité proche-orientale de cet ensemble. Il s'agit d'une ville moderne, d'architecture occidentale, mais cependant mâtinée d'Orient, à la façon de ce qu'on appelait autrefois « la rue du Caire ». La surcharge et le mauvais goût dominant, à la manière d'un caractère de base : partout ce sont des façades ouvragées, débordant en balcons et en moucharabiehs, dépassant dix fois ce que la fantaisie de nos maisons de plage avait inventé de mieux au temps de Sarah Bernhardt. Mais, si c'est laid, c'est, du moins, brillant, étonnamment animé et vivant.

Les quartiers directement conçus par les Anglais participent un peu de cette personnalité, car la foule indienne les pénètre, qu'il s'agisse d'affaires ou d'administration, mais l'Angleterre y a imposé sa marque indélébile. Chose curieuse, importante à noter, ce n'est pas celle du XX^e siècle. Calcutta, dans sa partie britannique, m'avait paru *Late victorian*. Bombay est indéniablement. *Mid victorian*. Si vous connaissez à Londres le quartier de Kensington, Cromwell [p. 140] Road, Queen's Gate, l'Albert Memorial, le Kensington Museum, vous connaissez Bombay, avec cette légère réserve qu'on y discerne un courtois effort d'orientalisation. C'est administrativement imposant, mais on regrette qu'un Lyautey n'ait pas été *civil servant* à l'époque. Quel magnifique Rabat n'eût-il pas fait ici ?

Bombay redevient tout à fait anglais à Malabar Hill et tout à fait indien dans les faubourgs du Nord. La colline rocheuse de Malabar Hill domine un océan splendide où, vers le couchant, la mer s'étend à l'infini. Les villas s'y sont multipliées, d'autant plus princières que de riches Parsis, de multimillionnaires Indiens les construisaient ou les rachetaient à de plus modestes Européens. La légende qui veut que l'Inde exprime toutes les splendeurs de l'Orient n'est pas tout à fait fausse. Elle exprime aussi toutes ses misères, qui s'étalent du reste presque à la porte des palais, mais surtout dans les faubourgs, de plus en plus peuplés, qui se sont développés du côté des quartiers industriels, où plus de cent usines dressent leurs cheminées.

Sur le port, de grands paquebots vont partir pour l'Europe ; d'autres débarquent sur les quais, sous des formes diverses, cet outillage occidental que l'Inde importe massivement pour se moderniser ; le coton, qui, jadis, s'exportait, manque aujourd'hui du fait de la *partition*, et parvient ici [p. 141] de l'Afrique orientale, de l'Égypte et même des États-Unis. Déjà reparaisent les articles japonais. Bombay

est le grand embarcadère, le grand débarcadère de l'Inde sur la côte occidentale : qu'on vienne par chemin de fer de Delhi, de Lucknow, d'Allahabad, de Nagpur, de Calcutta, de Bangalore ou de Madras, c'est à ce terminus que tout aboutit.

Et c'est sans doute pourquoi cette ville ne peut être aussi nationale, aussi représentative que les autres : elle est grande par les affaires, beaucoup moins par la pensée, très peu remarquable par ses monuments, mais merveilleuse de vie par ses échanges, par les fenêtres qu'elle maintient grandes ouvertes vers cet Occident que l'Inde redoute... Mais saurait-elle s'en passer ?

[p. 142]

LA POLITIQUE DE L'OCÉAN INDIEN

[Retour à la table des matières](#)

Karachi, le 28 décembre 1950.

L'Atlantique et le Pacifique ont occupé depuis un siècle le devant de la scène.

L'océan Indien parvient à son tour à l'actualité, et ce n'est pas, il faut l'admettre, de façon qui soit favorable à l'Europe ou à l'Occident. Je ne sais si l'océan Indien est indien – il le sera peut-être un jour – mais il est facile de voir que le continent asiatique pèse de plus en plus de toute sa masse sur sa destinée.

Par rapport à l'avant-guerre de 1914, et même à l'avant-guerre de 1939, la situation politique de l'océan Indien s'est considérablement, s'est gravement modifiée. Depuis la conquête de l'Inde par l'Angleterre, il était devenu un lac britannique et le gouvernement de Londres avait toujours réussi à en écarter non seulement les menaces, mais même les interventions étrangères : ni Napoléon, ni la France du canal de Suez, ni la Russie tsariste, ni l'Allemagne impériale ou hitlérienne n'avaient réussi à déboucher sur ses côtes.

[p. 143]

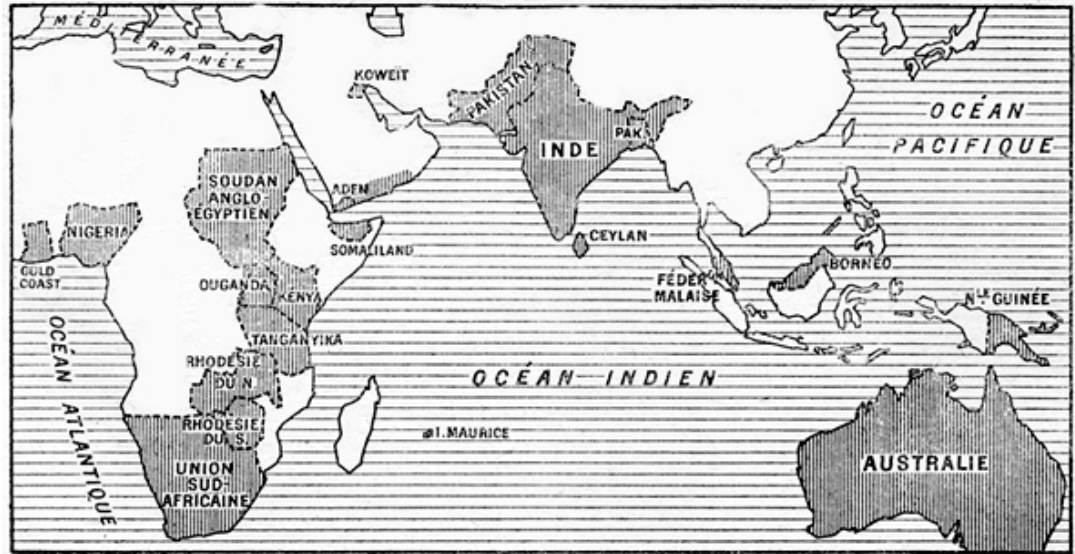
[Retour à la table des figures](#)

Fig. 3. – CARTE DE L'OcéAN INDIEN ET DES PAYS DU COMMONWEALTH.

[p. 144]

Comme, depuis la fin du XIX^e siècle, la Chine n'existait plus en tant que puissance internationale, il n'y avait, dans ces régions du monde, aucune armée, aucune marine dont le système britannique pût s'inquiéter. Que ce fût en Afrique, en Asie ou en Océanie, la flotte anglaise, même sous une forme réduite, suffisait à maintenir l'ordre sur ces rivages, à assurer la sécurité des deux grandes routes maritimes de Suez et du Cap.

Le tableau est devenu, en quelques années, tout différent. L'Asie, jadis passive, s'est réveillée ; elle s'est aussi révoltée contre la domination occidentale, moins sans doute par sa propre force qu'en raison de notre faiblesse, ou plutôt de notre démission. Tous, ou presque tous les pays riverains ont tenté ou réussi une politique de libération. De l'Égypte à l'Indochine et à l'Indonésie se sont dressées contre l'Occident toute une série de nations nouvelles dans la carrière de l'indépendance, les deux plus importantes étant l'Inde et le Pakistan.

Leur séparation d'avec l'Angleterre s'est sans doute faite à l'amiable, mais cela ne saurait nous rassurer tout à fait, car l'atmosphère des pays de l'océan Indien est hostile à la civilisation de l'Ouest et aux hommes de race blanche qui la représentent. Leurs réactions à cet égard ne peuvent tromper : la guerre de Corée a

suscité [p. 145] dans toute l'Asie du Sud une explosion de sentiments anti-américains, cependant qu'on se réjouissait ouvertement des succès chinois. C'était la preuve d'une indiscutable solidarité asiatique, faite surtout d'un commun sentiment d'hostilité contre la race blanche, à laquelle on semblait dire :

– Partez ! Nous ne voulons plus vous voir ici !

Dans les conditions de l'équilibre antérieur, le Japon était une menace, et il l'a prouvé durant la seconde guerre mondiale. Maintenant, c'est la Chine, hier inorganique, organisée aujourd'hui sous la forme communiste, qui fait sentir le poids de sa masse. La France en avait eu aisément raison lors de la guerre du Tonkin. Il n'en est plus de même désormais, qu'il s'agisse de l'Indochine ou de la Corée.

Il s'ensuit que les positions conservées par l'Occident sont contestées, délibérément, par des gouvernements hostiles, instinctivement aussi par une sorte d'opinion asiatique qui ne trouve guère ailleurs que là son unité. L'Ouest n'a jamais été aimé en tant que tel en Asie, mais on l'acceptait parce qu'on le craignait. C'est une position qui appartient au passé.

La France se défend difficilement en Indochine et c'est à peine si on lui sait gré d'avoir adopté la solution de Pau. La Hollande a perdu [p. 146] le contrôle d'une Indonésie dont les prétentions, maintenant, s'étendent jusqu'aux portes de l'Australie. L'Angleterre reste en flèche à Hong-Kong et s'accroche au caoutchouc et à l'étain de Malaisie, mais Singapour ne tiendrait pas longtemps après Saïgon. La Chine fait pression sur le Tonkin, sur le Tibet, demain peut-être sur la Birmanie et l'Assam, et si la Russie se tient tranquille du côté de la Perse et de l'Afghanistan, du moins sent-on qu'elle est là.

Dans quelle mesure, dès lors, le système britannique de l'océan Indien subsiste-t-il ?

Selon la conception antérieure, ce système reposait essentiellement sur la liberté de la route des Indes par la Méditerranée et la mer Rouge. Le maintien de cette route fameuse demeure de première importance, mais il a cessé d'être la première, presque l'unique préoccupation. S'il s'agit de conserver le contact de l'Inde, de l'Australie, si possible de l'Indonésie et de Hong-Kong, l'essentiel est sans doute d'empêcher l'adversaire de déboucher sur l'océan Indien ; mais, à supposer qu'on n'y puisse réussir, la nécessité d'une voie maritime de rechange s'impose. Le programme, dans ces conditions, se modifie, cependant que le centre de gravité du système se déplace.

C'est un beau succès de la politique anglaise d'avoir su quitter l'Inde amicalement et d'avoir [p. 147] réussi à conserver dans le Commonwealth les gouvernements de New Delhi et de Karachi. La route de Suez restant ouverte, on demeure en contact avec eux ; de même aussi avec l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Si la route de Suez devient inutilisable, la parade a été préparée, et déjà même deux fois utilisée pendant les deux guerres mondiales : c'est le périple du

cap de Bonne-Espérance. De même que la roue de rechange est devenue aussi nécessaire que les quatre autres, la route du Cap est devenue aussi importante que celle de la Méditerranée, car avec elle l'accès de l'océan Indien demeure ouvert en toute circonstance.

Le système britannique révisé comporte donc, une défense de l'isthme de Suez, appuyée sur des bases telles que Chypre, la Cyrénaïque ou le Soudan : mais il repose surtout sur un bastion continental que l'Angleterre est en train d'édifier dans l'Afrique centrale et orientale et dont la liaison avec l'Europe s'assure soit par l'Afrique du Sud, soit par les routes terriennes de l'Afrique en direction de l'Atlantique. L'itinéraire vers l'Australie, par Capetown, Durban et l'océan Indien du Sud, prend, dans ces circonstances, une portée qu'il n'avait pas antérieurement : d'où l'intérêt pris récemment, soit par la France, soit par l'Angleterre, soit par l'Australie elle-même, à l'Antarctique et aux îles australes qui [p. 148] jalonnent la voie maritime dont Madagascar et les îles Kerguelen sont des étapes essentielles.

La situation est grave, il ne faut pas se le dissimuler. L'Afrique du Sud et l'Australie sont peu peuplées : cette dernière est même presque vide d'hommes ! L'Asie, en revanche, est le continent des densités humaines excessives, le continent de la faim. D'un côté, donc, quelque 20 millions d'êtres humains tout au plus ; de l'autre, plus d'un milliard, presque la moitié de la population globale du monde.

Comment cette pression démographique ne se ferait-elle pas finalement sentir ? Jusqu'ici, l'Union Sud-Africaine et l'Australie ont pu pratiquer une politique d'exclusion ethnique : ni les Chinois, ni les Indiens ne peuvent y pénétrer. Mais la Chine et l'Inde ne chercheront-elles pas quelque jour à déverser sur les rivages austraux de l'océan Indien leur trop-plein de population ?

La menace ne se limiterait plus alors à l'Afrique orientale, déjà envahie, mais à des pays austraux de race blanche que l'Occident a, depuis plus d'un siècle, tenus pour siens. La barrière est une frêle loi d'immigration, n'ayant de valeur, à vrai dire, qu'appuyée des flottes et des armées de l'Angleterre et des États-Unis. Si cette barrière cédait, ce serait tout l'équilibre démographique et politique de la planète qui s'en trouverait bouleversé.

[p. 149] Nous devinons le rôle que jouerait, dans pareille crise, une Chine communiste. Quel serait celui de l'Inde ? Elle reste, jusqu'à nouvel ordre, dans le Commonwealth, donc en relations étroites avec l'Occident, mais sa sympathie apparaît douteuse, et dès maintenant elle proteste contre la politique raciste de Pretoria. Soucieuse d'émigrer en Australie, n'étendrait-elle pas cette hostilité au gouvernement de Canberra, réclamant de lui une politique d'immigration plus libérale ?

De sombres nuages s'accablent donc à l'horizon. Cet océan, naguère encore si calme, risque de devenir à son tour un centre d'orages.

[p. 150]

DÉFENSE DE L'OCCIDENT

[Retour à la table des matières](#)

Paris, le 31 décembre 1950.

Ayant revu l'Asie, j'en reviens plus occidental que je ne l'étais auparavant. Et cela au moment même où, sur le front de la guerre froide, c'est contre l'Occident que s'exerce la pression de l'adversaire. La révolte de l'Asie, dans laquelle il faut inclure la révolution russe de 1917, se fait au nom de nos méthodes techniques, mais contre l'esprit dans lequel nous concevons l'administration du monde et la place de l'individu dans la société. L'outillage s'emprunte ou s'imité, mais non l'efficacité. On peut dès maintenant mesurer tout ce que perdrait la civilisation si nous sortions vaincus de cette lutte.

La civilisation, telle qu'Européens et Américains l'entendent, est chose complexe : elle est faite de technique, de culture, mais aussi de cette qualité rare qu'est la capacité de gestion. Nous n'avons nullement le monopole de la culture : bien des Asiatiques sont plus cultivés, plus raffinés que nous ; ni même le monopole de la tech-[p. 151] nique, car nos machines s'achètent et d'autres que nous savent s'en servir. Autre chose est d'administrer, du moins au sens élevé et non pas simplement bureaucratique du terme.

Pour y réussir, dans cet âge administratif, ce *managerial age* dont parle Burnham, il faut avoir le sens du but à poursuivre et des moyens dont on peut disposer pour l'atteindre, c'est-à-dire le sens des proportions ; il faut aussi, surtout peut-être, avoir le sens de l'entretien, non seulement sous la forme comptable de l'amortissement, mais sous la forme élémentaire de la conservation de l'outillage en bon état de marche. Tous ceux qui ont visité l'Orient savent que rien n'y est parfaitement entretenu. Est-ce manque de discipline intérieure, faute d'avoir reçu comme dans nos pays la formation constructive de l'école, est-ce l'effet de climats désordonnés ou excessifs, qui découragent au lieu d'inciter à l'action régulière ? Toujours est-il que, par indifférence, on laisse aller les choses au bout d'un certain temps le toit laisse passer la pluie, le port ou le canal s'ensablent, la route se creuse d'ornières, le gaz, l'électricité donnent des signes de faiblesse. Il se peut

que le résultat ne soit pas fatal : on continue d'habiter dans la maison négligée et l'on passe tant bien que mal dans le canal ou sur la route ; au prix de merveilleux efforts d'ingéniosité, le camion automobile, hors [p. 152] d'usage mais rafistolé, finit par rouler quand même. Cette expérience se fait dès qu'on sort des limites de l'Occident. Ce qui est grave, c'est que les intéressés se contentent de cet à peu près. On n'est même pas sûr qu'ils en souffrent : l'ordre, cet ordre auquel nous tenons tant, n'est pas pour eux une préoccupation primordiale, car la pagaïe ne les effraie pas et il se trouve même une foule de gens pour en profiter. Devant pareil tableau l'Occidental authentique s'indigne, mais s'il s'adapte ce n'est qu'au prix d'abandons qui moralement le diminuent. Il y a bien incompatibilité entre les deux manières de voir et de faire.

Si l'administration du monde, ou de certaines parties du monde, passe en d'autres mains que les nôtres, – et c'est ce qui est en train de se produire, – il n'y aura pas nécessairement effondrement, mais il y aura vraisemblablement recul. Pour justifier notre présence, nous faisons valoir de remarquables réalisations : progrès de l'hygiène, maintien de l'ordre, travaux publics hardis, protection des classes pauvres contre les abus antérieurs de féodalités oppressives... Mais l'argument ne vaut pas, il faut nous en rendre compte : ces bienfaits s'évanouiront quand nous serons partis, mais en a-t-on cure ? Il s'agit surtout de nous voir partir. L'occupation étrangère est difficilement supportable. Il faudra trouver d'autres titres pour rester, ou revenir, [p. 153] Les positions européennes en Asie se sont vues attaquées, soit par l'U. R. S. S. au nom de la révolution et des nationalismes locaux, soit par les États-Unis au nom de l'anti-colonialisme, soit par les Asiatiques eux-mêmes au nom de leur supériorité dans le domaine de l'esprit. À ces offensives nous n'avons répondu que par trop d'humilité, nous inclinant devant les condamnations, souvent tranchantes, de sages qui nous reprochaient notre matérialisme, nos ambitions démesurées, notre recherche excessive du confort et de la richesse. Sans doute ne pouvons-nous que plaider coupable, mais, si nous admirons en Orient la sublime spiritualité de quelques-uns, nous pourrions faire observer que le progrès social est chose occidentale. Il n'est nullement certain que notre départ entraîne une amélioration effective du sort des masses. Le Bouddhisme, l'Hindouisme connaissent la pitié métaphysique, le respect symbolique de la vie, de toutes les vies, que ce soit celle d'une sauterelle, d'un moustique, du plus humble animal. Mais, si l'on ne tue pas les vaches aux Indes, les nourrit-on ? Et qui semble se soucier en Asie du sort des malheureux ? Nulle part n'apparaît davantage le tragique et choquant contraste du misérable qui meurt de faim et du riche éclatant de luxe dans son palais. La charité chrétienne, ce *milk of human kindness* dont parle Shakespeare, semble [p. 154] en somme appartenir plutôt à l'Occident. Je ne crois donc pas que l'attitude d'excuse et d'humilité, trop souvent adoptée par nous, se justifie. Si l'Europe centrale et occidentale, si l'Amérique du Nord résistent au communisme, c'est justement parce que nos démocraties ont quelque chose à conserver.

[p. 155]

INDE 1900-1960

Conclusions au terme d'un voyage.

[Retour à la table des matières](#)

J'avais commencé la série de ces articles par une évocation de l'Inde telle qu'elle m'était apparue il y a cinquante ans.

Une comparaison et une conclusion s'imposent après la nouvelle expérience d'un voyage en 1950.

Deux impressions dominantes demeurent dans mon esprit. Il y a cinquante ans, je n'avais rencontré que des Anglais et des Indiens ; cette fois-ci, l'Anglais est moins visible mais j'ai croisé toutes sortes d'Occidentaux et d'Asiatiques, ce qui signifie que l'Inde a maintenant des relations internationales, tandis qu'elle n'avait précédemment que des relations anglo-indiennes. Le fait nouveau et fondamental de l'indépendance est la cause déterminante de ce changement.

L'autre part, pendant mon premier voyage, mes conversations avaient porté, au moins pour les quatre cinquièmes, sur la religion, et le reste seulement sur la politique. Cette fois-ci, les proportions sont renversées : le courant religieux [p. 156] continue sans doute, mais les préoccupations politiques ont pris, au moins en surface, la première place. L'Inde veut se moderniser, se mécaniser. Elle voudrait, si possible, le faire sans s'occidentaliser, ce qui, nous l'avons antérieurement souligné, l'incline inconsciemment vers la Russie, vers cette Russie qui a su se moderniser, s'équiper industriellement sans devenir, en aucune façon, occidentale et même en prenant la figure d'un champion déchaîné contre l'Occident.

L'Inde, par ses préoccupations religieuses profondes, est sans doute moins loin de l'Europe que de la Chine, d'où la réalité du lien indo-européen ; mais sa civilisation se distingue fondamentalement de la nôtre, non pas tant par ses représentations extérieures que par ses modes de pensée et de raisonnement. *East is East and West is West*, disait Kipling : il faut toujours en revenir à cette formule banale, qui recouvre une profonde réalité.

Dans son beau livre *La Route des Indes*, Foster écrivait : « C'est dans la Méditerranée que l'humanité trouve sa norme. Quand les hommes quittent ce lac exquis, que ce soit par le Bosphore ou par les Piliers d'Hercule, ils s'approchent du monstrueux, de l'extraordinaire, et c'est la Porte du Sud (Suez) qui mène au monde le plus étrange. »

Cet observateur avisé de l'Inde avait senti que [p. 157] la frontière entre l'Occident et l'Orient se trouve immédiatement à l'Est de la zone méditerranéenne, et c'est en effet là que, au temps de la Grèce ancienne, la civilisation qui est encore la nôtre s'est, pour la première fois, différenciée de l'Asie.

Paul Valéry, ce Méditerranéen, l'avait profondément senti quand, dans sa préface aux travaux du Centre universitaire méditerranéen de Nice, il écrivait ces lignes décisives :

« C'est ici [en Méditerranée] que la science s'est dégagée de l'empirisme et de la pratique, que l'art s'est dépouillé de ses origines symboliques, que la littérature s'est différenciée en genres bien distincts et que la philosophie a essayé à peu près toutes les manières possibles de considérer l'univers et de se considérer elle-même. »

Reprenez chacune de ces sentences en vous demandant si elles s'appliquent à l'Inde, et vous conclurez que c'est essentiellement dans la façon dont leur pensée fonctionne que réside la différence entre les Indiens et les Européens.

En dépit de tous les vernis dont l'Angleterre a pu recouvrir l'esprit des élites indiennes, la révolution subie par la Grèce ne s'est jamais produite aux Indes. La science, pourtant admise, respectée et fort bien pratiquée, ne s'est pas vraiment dégagée de l'empirisme et de la pratique. Les émotions continuent de déterminer les croyances et l'on [p. 158] imagine aisément tel ingénieur ou chirurgien européenisé, repris par sa tradition, abandonnant une panoplie occidentale qui n'a pas essentiellement modifié le fond séculaire de son être. L'art, de même, ne s'est pas libéré de ses origines symboliques et la littérature, qui ne s'est pas différenciée en genres bien distincts, risque constamment de tout envahir, soit sous la forme du lyrisme, soit sous celle d'une logomachie qui pénètre tout l'organisme, comme le ferait une contagion. La philosophie, puissante, ne s'est pas dégagée de la religion, dont elle n'est ici qu'un aspect.

Il y a donc là une révolution qui ne s'est pas faite, malgré l'acceptation empressée des techniques nouvelles : la tradition indienne et le savoir occidental ont des sources différentes. Ce qui différencie les hommes, ici, ce ne sont pas leurs dons, car ils sont égaux des deux côtés, mais leurs méthodes de raisonnement.

Chaque Indien en contact avec nous est donc une vivante contradiction ; son diplômé anglais ou américain ne doit pas nous tromper : il adopte, par politesse, notre vocabulaire, l'apparence de notre logique, mais ce sont d'autres arguments qui le décident et, au fond, la discussion avec lui ne sert à rien. L'Occident est

fondamentalement dualiste, admettant que, dans un certain domaine, limité du reste, c'est la raison seule qu'il convient d'utiliser. L'Indien ne sépare pas son raisonnement sur les causes secondes de la préoccupation métaphysique, dont il est, plus qu'aucun autre peuple, pénétré. Nous avons entouré le relatif d'une sorte de barrière pour le préserver des invasions métaphysiques.

L'Indien formé par l'Occident est, en apparence, acquis à ces méthodes. Mais l'ont-elles pénétré profondément ? Il continue de voir l'absolu dans le relatif, ce qui le conduit sans doute à la profondeur philosophique, mais l'expose, dans le domaine de la science appliquée, au risque de l'inefficacité. Si nous sommes tout dualisme, l'Inde est toute identité, ne sachant ni ne voulant concevoir qu'il puisse y avoir des contraires et des inconciliables. L'esprit, pour elle, n'a ni commencement ni fin, le grand tout comprend le mal comme-le bien...

D'où une série de confusions, volontairement acceptées, dont la Grèce s'était dégagée. Pour l'Indien, comme peut-être pour les premiers Grecs, il y a encore identité entre les mathématiques et la poésie, confusion entre les arguments de la science et les émotions du lyrisme. Il a pour la poésie un intérêt social, plus que privé ; le pathos lui plaît et lui semble naturellement profond ; s'il aime le pathétique, il ne sait pas le détacher de la science proprement dite. Des émotions profondes dominant son raisonnement, de sorte que ses paroles et ses sentiments, du moins quand [p. 160] il s'entretient avec nous, coïncident rarement : au dehors, des conventions ; au dedans, toute la profondeur de sa personne et de sa tradition.

Il s'ensuit un ensemble d'inconvénients et d'avantages. L'inconvénient, c'est un raisonnement sans logique, du moins sans logique occidentale, qui fait que les raisons des Indiens ne se croisent pas avec les nôtres, ce qui aboutit au malentendu et à l'incompréhension. L'avantage, c'est que l'élan vital venant du fond de leur être donne à toute leur action intellectuelle ou religieuse une force passionnelle vraiment puissante. Dans cet immense pays, qu'aucun hiatus ne sépare encore de son plus lointain passé, existent des forces vives, immanentes, qui justifient l'enthousiasme de son jeune patriotisme.

Un tragique dilemme se pose à l'Inde dans ces conditions : rester elle-même avec ce qui, jusqu'ici, a fait son incontestable grandeur, au risque de compromettre ses possibilités d'efficacité ou bien se moderniser sans regarder en arrière.

Bien que la politique ne l'exprime pas avec cette rigoureuse simplification, c'est cependant ainsi que le problème se pose. C'est une lointaine répercussion de la révolution industrielle et de l'expansion, maintenant arrêtée, de l'Europe.